LE SÉDUCTEUR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Représentée à Fontainebleau, devant SA MAJESTÉ, *le 4 Novembre* 1783, *& à Paris le 8 du même mois.*

PAR M. le Marquis DE BIEVRE.

Ille ego, qui quondam........

NOUVELLE ÉDITION.

Prix, quinze sols.



A TOULOUSE;

Chez BROULHIET, Libraire, seul Magasin des Pièces de Théâtre.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Permission.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS.	*M. Molé.*
ORGON.	*M. Dessesart.*
ROSALIE, fille d'Orgon.	*Mlle. Olivier.*
ORPHISE, jeune veuve, amie de Rosalie.	*Mlle. Contat.*
DAMIS, ami d'Orgon.	*M. Florence.*
MÉLISE, de la société d'Orgon, engagée avec Damis.	*Mme. Suin.*
DARMANCE, amant de Rosalie.	*M. Fleuri.*
ZÉRONÈS, prétendu Philosophe.	*M. Dugazon.*
UN MAÎTRE-D'HÔTEL.	
UN DOMESTIQUE.	
PLUSIEURS VALETS, personnages muets.	

La Scène est à la Campagne, dans un Château d'Orgon, aux environs de Paris.



LE SEDUCTEUR,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre repréſente un Sallon.*)

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

ZÉRONÈS.

DES dehors affectés un Sage ſe défie.
Rien n'échappe aux regards de la Philoſophie.
Oui, Monſieur le Marquis, vous êtes amoureux;
J'ai pénétré ce cœur où brûlent tant de feux.
Quoi! pour ſix mois entiers, laiſſer la Cour, la Ville;
Et venir habiter la retraite tranquille
Du bon Monſieur Orgon! je n'en puis revenir.

LE MARQUIS.

O mon illuſtre ami! daignez vous ſouvenir
Qu'après avoir été Laquais de feu mon pere,
Je vous ai fait monter au rang de Secrétaire.
Bientôt, changeant d'état, le titre de ſavant
Vous a fait adopter dans le monde ignorant.
Comme nous aujourd'hui je vous y vois paroître;
Et le Valet enfin figure auprès du Maître.
Pour donner plus d'éclat à vos brillans ſuccès,
Je vous ai décoré du nom de Zéronès.
Eh! bien, me ferez-vous épouſer Roſalie?
Je vous promets chez moi les douceurs de la vie;
Ma table, un logement, mes chevaux au beſoin,
Des livres, tout enfin: mais, ſans aller plus loin,
J'attends de vous ici cette reconnoiſſance.

ZERONÈS.
Vous savez que mes soins vous sont acquis d'avance.
Vous avez pris, Monsieur, le chemin de mon cœur.
LE MARQUIS.
Vous avez donc cru voir, Philosophe penseur,
Que j'étois consumé par une belle flamme?
Dix ans d'expérience épuisent bien une ame,
Mon cher: que voulez-vous? les femmes m'ont perdu.
Dans mes premiers beaux jours, complaisant, assidu;
D'une candeur, sur-tout, & d'une bonhomie
Qui couvroit la moitié des écarts de leur vie;
Etudiant leurs goûts, adorant leurs défauts,
Pour leur plaire, oubliant mon état, mon repos,
Mettant à leurs faveurs, effets de leurs caprices,
Le prix qu'on met à peine aux plus grands sacrifices,
Je devois me flatter de rencontrer un jour
Un cœur digne du mien, digne de mon amour.
Eh bien! que m'ont produit tant de droit pour leur plaire?
Des ennuis, des dégoûts, une éternelle guerre.
Avec quel art cruel & quels rafinemens
Elles étudioient mes secrets sentimens
Pour se faire un plaisir d'empoisonner ma vie!
Tous les ressorts cachés de la coquetterie
Sembloient contre mon cœur avoir été tournés:
Les refus outrageans, les dédains combinés,
Les remords affectés qui suivoient leur défaite,
Et toujours pour cacher quelque intrigue secrete,
Tout, en me déchirant, les faisoit triompher.
Mais quand j'étois aimé, c'étoit un autre enfer!
Reproches fatiguans, stupide jalousie,
Emportemens affreux, désespoir, frénésie,
De tous ces traits cruels je me suis vu frapper,
Quand j'ignorois encor que l'on pouvoit tromper.
Eh bien, mon cher docteur, c'est ainsi que les femmes
Traitent les bonnes gens, & les crédules ames.
Aujourd'hui que mon cœur, se donnant avec art,
Obéit à ma tête ou voltige au hasard,
Que celle à qui je parle est toujours la plus belle,
Elles ont la fureur de me croire fidele.
ZERONÈS.
C'est malheureux, Monsieur, vous êtes avancé;
Et vous avez tiré grand parti du passé.
LE MARQUIS.
Ne pouvant le changer, ce que j'avois à faire
Etoit de me former un autre caractere.
Je les aime toujours; mais libre, indépendant,
J'ai repris sur moi-même un entier ascendant.
J'ai le cœur plus tranquille & l'esprit plus aimable...
Dans ce vague charmant, ce désordre agréable,
Il m'arrive, par fois, des accidens heureux

Qui m'étonnent moi-même & confondent mes vœux.
Ce matin, agité d'une amoureuse flamme,
Seul, cherchant un objet pour épancher mon ame,
J'écrivois. Tour-à-tour Lise, Eliante, Eglé,
Célimene s'offroient à mon esprit troublé:
Je ferme ce billet rempli de ma tendresse;...
Et le nom de Lucinde est tombé sur l'adresse.

ZERONÈS.

Je crois que cela vient des fibres du cerveau.
Je le démontrerai dans un Livre nouveau.
Votre principe est bon; mais la Philosophie....

LE MARQUIS.

Eh! qu'en ai-je besoin? Les hasards de la vie
Ne peuvent de mon sort altérer les douceurs.
Quand mon corps est souffrant, quelquefois des vapeurs
Me peignent les objets avec des couleurs sombres.
Eh bien! je rends alors grace à l'effet des ombres:
Bien sûr, en recouvrant ma force & ma santé,
De voir tous les objets des yeux de la gaieté:
De trouver la Nature & les saisons plus belles,
Les hommes plus parfaits, les femmes plus fideles.

ZERONÈS.

Oh! je réponds de vous, dans l'âge de jouir
Vous êtes éclairé: mais je vois tout finir;
Et de votre bonheur le temps tarit la source.

LE MARQUIS (*vivement.*)

Après l'amour, le vin deviendra ma ressource.
Je veux de mes vieux ans ne faire qu'un sommeil,
Et prévenir toujours le moment du réveil.

ZERONÈS.

Allons, je le veux bien: nous logerons ensemble;
Ainsi tous deux d'accord....

LE MARQUIS.

Docteur, que vous en semble?
Suis-je digne de vous?... Il faut nous arranger.
Des hommes seulement vous pourriez vous charger.
Faisons notre partage. Affranchissez leurs ames;
Moi, je me chargerai des préjugés des femmes....
Auprès d'Orgon déjà croyez-vous réussir?

ZERONÈS.

Oui: j'ai tout préparé. Je l'ai fait revenir
De ses préventions; & même la famille
Sera bientôt d'accord pour vous donner sa fille.
Il me dit tous les jours, de la meilleure foi,
Qu'il ne peut se passer ni de vous ni de moi:
Que la terre de pleurs seroit une vallée,
Si les Savans jamais ne l'avoient consolée.
De la société je l'ai souvent distrait.
Chaque Livre qu'il lit, j'en demande l'extrait;
Et même en ce moment je sais qu'il s'étudie

A faire un Abrégé de l'Encyclopédie.
Enfin nous le tenons; mais ces Dames...

LE MARQUIS.

Je crois
Qu'elles cessent aussi de médire de moi.
Elles me déchiroient, Dieu sait; & je soupçonne,
Avec justes raisons, que la jeune personne
S'est permis contre moi d'incroyables discours.
Il est vrai cependant que, depuis plusieurs jours,
Cette petite haine a moins de violence:
Mais je n'ai pas le don d'oublier une offense.
La sienne m'est présente, & je pourrois songer
Si c'est en l'épousant que je dois me venger.

ZERONÈS.

Il faut attendre encor le progrès des lumieres.
Le préjugé subsiste: il ne durera gueres,
Nous nous en occupons: mais les Législateurs
Sont toujours en querelle avec les vieilles mœurs;
Et rien n'avancera, tant que le Ministere
Ne nous confiera pas le bonheur de la terre.

LE MARQUIS.

Avez-vous déjà fait quelques ouvrages?

ZERONÈS.

Non:
Mais j'ai déjà beaucoup de réputation.

LE MARQUIS.

En ce cas-là, Docteur, gardez-vous bien d'écrire.

ZERONÈS.

Nous verrons; mais d'abord il faut ici m'instruire.
Quelle est votre fortune?

LE MARQUIS

Elle est bien, & dans peu,
Mon Intendant m'a dit que, sans compter le jeu,
Les femmes & les dons d'une vieille parente,
Je pourrois bien avoir vingt mille écus de rente,
Et que je ne devrois que neuf cens mille francs.

ZERONÈS.

Je vois dans tout cela, peu de deniers comptans.
Hasardez, croyez-moi, ce que je vous propose.
Epouser est plus sûr. Je ne crains qu'une chose;
Vous avez bien brouillé les deux jeunes amans;
Mais un rien rétablit les premiers sentimens,
Et de l'homme moral l'étude approfondie,
Me fait craindre un retour du cœur de Rosalie.

LE MARQUIS.

Peut être qu'en effet, ils s'aiment: mais enfin,
Je les étourdis tant qu'ils n'en savent plus rien.
J'ai d'abord attaqué la tête de Darmance.
J'ai jusqu'à mes succès porté son espérance.
Il débute fort bien: j'en suis content: d'honneur,

Je crois appercevoir en lui mon successeur.
Pour parvenir ensuite au cœur de Rosalie,
J'ai dans mes intérêts mis sa charmante amie.....
Cette femme m'occupe: un jour même, en secret,
Je n'ai pu m'empêcher de voler son portrait,
Et j'aime à le revoir.
(Regardant le Portrait, & le faisant voir à Zéronès)
Orphise est si jolie!
Ce seroit bien le cas d'une double folie.....
(Resserrant le Portrait.)
Mais elles s'aiment trop: il n'est pas temps encor;
Et ce seroit risquer d'échouer dans le port.
Enfin, je me suis fait amoureux de Mélise
Qui me prône, &, de peur qu'on ne la contredise,
Embrasse ma défense avec tant de chaleur
Qu'un jour son grave Amant en a pris de l'humeur.
Vous, Docteur, ayez l'œil sur tout ce qui se passe.
Employez la sagesse & j'emploierai la grace.
Qui pourroit résister à nos efforts vainqueurs?
Entraînez les esprits: je séduirai les cœurs.

ZERONÈS.

Monsieur, je suis à vous & pour toute la vie.
Il faut des cœurs de bronze à la Philosophie.
Elle vous tend les bras: jettez-vous dans son sein.
Mais, j'apperçois Orgon.

SCENE II.

LE MARQUIS, ORGON, ZERONÈS.

ORGON *(au Marquis.)*

Bon, mon ami: c'est bien.
Ecoutez ce digne homme, & vous saurez, ensuite
Sur quel plan vous devez régler votre conduite.
Il vous apprendra l'art de dompter vos désirs,
Et de vous détacher de tous les faux plaisirs.
Vivant dans ma retraite en pere de famille
Exempt d'ambition, adoré de ma fille,
Riche, n'ayant besoin de crédit, ni d'appui,
Je me croyois heureux: Eh! bien, demandez-lui;
Vous n'imaginez point, graces à ses services,
Combien autour de moi je vois de précipices
Ce n'est qu'en frémissant que j'ose faire un pas;
Et je crois que, sans lui, je ne bougerois pas.

LE MARQUIS.

Ah! Monsieur, rendez-moi tous mes droits sur votre ame.
Approuvez mes transports & couronnez ma flamme;
Tous deux, de votre sort détournant les rigueurs,
Sur vos pas à l'envi nous semerons des fleurs.

Les soucis, les chagrins, la sombre inquiétude
N'approcheront jamais de votre solitude.
La sagesse les brave & fait les adoucir:
La gaieté les écarte, ou les change en plaisir.

ORGON (*à Zéronès.*)

Qu'en pensez-vous?

ZERONÈS.

Monsieur, si la Philosophie
Suffit pour résister aux dégoûts de la vie,
Je crois que dans un cœur ouvert à la gaieté
La sagesse pénetre avec facilité.
Dans un terrein trop sec le grain ne germe gueres.
J'ai souvent là-dessus combattu mes confreres:
C'est notre côté foible: ils n'ont pas disputé.
Mais il faut cependant garder sa dignité.
Le sort vous offre ici deux hommes de génie,
Tous deux séparément profonds dans leur partie:
Profitez du hasard qui les fait rencontrer,
L'occasion est belle; il faut s'en emparer.

ORGON.

Vraiment, je le voudrois: je sens cet avantage;
Et même tout le monde à cet himen m'engage.
(*au Marquis.*)
Sans savoir mes desseins, vous n'imaginez pas
Le bien qu'on dit de vous. Moi, j'écoute tout bas;
Et j'en fais mon profit. Oh! je vous tiens parole:
Pour cacher mon secret, j'ai bien joué mon rôle;
Et je vois, à présent, que c'étoient des jaloux
Qui hasardoient ici des propos contre vous.
Aussi je me défends de trahir le mystere.
Pourtant je l'avouerai, (sans être trop sévere,)
Je veux, mon cher Marquis, vous éprouver encor.
Pardonnez: mais ma fille est mon plus cher trésor.
Je l'aime; &, des erreurs qui trompent la vieillesse,
Mon cœur a conservé cette seule foiblesse.
C'est beaucoup à mes yeux que d'être un grand Seigneur,
D'avoir un bel état, des talens, de l'honneur;
Ce seroit même assez pour toute autre famille:
Mais pour être mon gendre, il faut aimer ma fille.
Restez donc avec nous: demeurez-y toujours.
La campagne est superbe, & voici les beaux jours.
Si vous avez affaire, il vous est très-facile,
En une heure au plus tard, de vous rendre à la ville;
Et, le soir, vous viendrez retrouver vos amis.

LE MARQUIS.

Vous me verrez toujours à vos désirs soumis.
Oui, je vous veux moi-même apprendre à me connoître,
Tel que je suis, Monsieur, non tel que je veux être.
Revenu des erreurs, ah! qu'il me sera doux
De terminer ma course en vivant avec vous!

Jeune encor, j'ai déjà fait un bien long voyage;
J'en apperçois le terme. Echappé du naufrage,
Je me vois dans vos bras avec ce doux transport
Qui s'empare de l'ame en arrivant au port.

ORGON.

Nous verrons : une chose aujourd'hui m'embarrasse,
Darmance vient dîner. Il est dur, à ma place,
De recevoir encor ce jeune homme chez moi.
Je m'étois avec lui conduit de bonne foi,
Comme avec vous. Déjà j'étois près de conclure :
Ma fille lui plaisoit, & j'aimois sa tournure :
Au moment de signer, le fat a disparu
Vous jugez qu'après lui nous n'avons pas couru.
On ne pardonne point de semblables offenses.
Mais j'aime ses parens : ils m'ont fait tant d'instances
Pour éviter l'éclat en rompant avec lui,
Qu'enfin j'ai bien voulu le revoir aujourd'hui.
Je ne sais que lui dire, & je crains ma franchise.
Je ne veux pas sur-tout désobliger Mélise,
Sa sœur.

LE MARQUIS.

On peut, sans bruit, éconduire les gens.
Un air froid avertit les moins intelligens.

ZERONÈS.

Je n'ai jamais été dans cette conjoncture ;
Mais si j'appercevois....

ORGON.

J'entends une voiture;
Je gage que c'est lui.... resterai-je? ma foi,
Le plus sûr est d'aller me renferm r chez moi.
Je me méfie encor de ma philosophie,
Et je ne reviendrai qu'en bonne compagnie.

(Il sort.)

SCENE III.

LE MARQUIS, ZERONÈS.

LE MARQUIS, *(vivement à Zéronès prêt à suivre Orgon.)*

Profitez du moment pour en avoir raison.
Parlez de ce Duché promis à ma maison;
De mes ayeux, sur-tout, vantez lui la mémoire;
Leurs faits d'armes....

ZERONÈS.

C'est que.... je n'ai pas lu l'Histoire.

LE MARQUIS.

Leurs noms sont consacrés dans mille écrits divers.
L'Apollon de nos jours....

ZERONÈS.

Je ne lis pas de vers.

LE MARQUIS.

Docteur, savez-vous lire?

ZERONÈS.

Oui: mais....

LE MARQUIS.

Il est étrange
Qu'on puisse effrontément donner ainsi le change!

ZERONÈS.

Eh bien, que voulez-vous? Je n'ai point de crédit,
Point de nom, de talens, je n'ai qu'un peu d'esprit.
Il faut un passe-port aux gens de mon étoffe;
Et j'ai dit au Public que j'étois Philosophe.

LE MARQUIS.

C'est une porte ouverte à tous les ignorans.
On peut, sans aucuns frais, se mettre sur les rangs.
Dans le monde, un penseur n'a pas besoin d'écrire;
Et même, à la rigueur, il pourroit ne rien dire.

ZERONÈS.

La Nature est mon livre: &, pour vous bien servir,
Jusques aux *errata* je vais le parcourir.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE, (*apportant une Lettre.*)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est un billet de cette jeune dame
Dont l'amant jaloux...

LE MARQUIS.

Donne. (*Il lit.*)

« Je voudrois bien, Monsieur, vous faire part des raisons qui
» m'ont empêchée de vous recevoir à Paris. Vous aurez été su-
» rement étonné de trouver ma porte fermée si souvent; mais
» vous savez que les femmes ne font pas toujours tout ce qu'elles
» veulent. J'apprends que vous êtes dans mon voisinage, & je
» vous engage à venir me voir vers quatres heures dans ma
» solitude. »

Ah! la charmante femme!
» Plus tard je pourrois sortir. »

(*Au Domestique.*)

Demande mes chevaux à quatre heures.

LE DOMESTIQUE.

Suffit (*Il sort.*)

LE MARQUIS (*poursuivant.*)

» Et demain je vais à Versailles. Je voudrois cependant me
» justifier vis-à-vis de vous. »

Moi, je n'y songeois plus.

» Car s'il est dangereux d'être trop votre amie, il est bien diffi-
» cile de consentir à être votre ennemie. Sauvez-moi de ces deux
» écueils, en acceptant ma proposition. »

Mais comme c'est écrit !

» Je vous prie de ne pas oublier de me rapporter mon billet
» en venant me voir. »

Oh! oui: pour le premier je sais que c'est l'usage.
Je le rendrai.

SCENE V.

LE MARQUIS, DARMANCE.

LE MARQUIS.

Darmance!... Ah! le petit volage!
Bon jour mon successeur. Eh! qui t'amene ici!

DARMANCE.

J'y viens à contre-cœur; vous le jugez: aussi
Je ne fais qu'obéir aux ordres de mon pere.
L'accueil que je reçois n'est pas fait pour lui plaire.
Tout le monde me fuit: il semble qu'avec moi
Je porte dans ces lieux l'épouvante & l'effroi.

LE MARQUIS.

Tu les as plantés-là sans nul préliminaire.

DARMANCE.

J'ai suivi vos conseils.

LE MARQUIS.

Tu ne pouvois mieux faire:
Mais il étoit trop tard. Tu t'étois engagé
Au point de ne pouvoir demander ton congé,
Il a fallu le prendre; aussi quelle folie
De vouloir tristement t'enchaîner pour la vie,
Quand les femmes encor ne te refusent rien!
Attends qu'on t'ait quitté. Laisse ce froid lien
Aux êtres malheureux proscrits par la Nature.
De leur difformité qu'il répare l'injure.
Le matin de la vie appartient aux amours.
Sur le soir, de l'himen implorons le secours.
Ce Dieu consolateur est fait pour la vieillesse.
Il nous assure, au moins, les droits de la jeunesse:
Et la main d'une épouse, à son premier printems,
Fait naître encor des fleurs dans l'hiver de nos ans.
Mais prévenir ce terme, & choisir une belle
Pour languir de concert & vieillir avec elle,
C'est s'immoler soi-même, & c'est perdre en un jour
Les secours de l'himen & les dons de l'amour.

DARMANCE.

D'un sentiment plus doux mon ame possédée,

S'étoit fait de l'himen une toute autre idée.
Enfin, je me connois : l'art de séduire un cœur,
Est trop profond pour moi...

LE MARQUIS.

Tu lui fais trop d'honneur:
Un art!.... Si tu savois ce que c'est que séduire!

DARMANCE

Eh bien! achevez donc tout-à-fait de m'instruire.
Si j'étois comme vous, d'une illustre maison:
Si j'avois de l'éclat, des honneurs, un grand nom....

LE MARQUIS.

N'est-tu pas Gentilhomme?

DARMANCE.

Oui: mais mon origine,
N'est pas assez brillante, il faut qu'on la devine;
Et par-tout dans l'Histoire on trouve votre nom.
Près des femmes souvent c'est un titre:

LE MARQUIS.

Allons donc:
C'est un titre.... au Marais, ou bien dans la Province:
Mais ailleurs, mon ami, l'avantage est fort mince;
Et sur le même plan l'Amour nous voit rangés.
C'est un Dieu Philosophe: il est sans préjugés.

DARMANCE.

Je le crois: mais au moins, il faut être à la mode.

LE MARQUIS.

Oui: c'est-là surement la meilleure méthode.
Mais, pour y parvenir, il ne te manque rien.
La Baronne, déjà, te reçoit assez bien,
Je crois?

DARMANCE.

Cet amour-là ne remplit pas mon ame
Et j'ai bien de la peine à partager sa flamme.
Je ne sais que lui dire.

LE MARQUIS.

Il faut la quereller.
Cela vaut toujours mieux que de ne point parler.
Tu ne peux pas trouver à lui faire une scene?

DARMANCE.

Pourquoi vouloir encore appésantir sa chaine,
Et, ne pouvant l'aimer, redoubler son tourment?
J'aime mieux la quitter & parler franchement.

LE MARQUIS.

Parler franchement? Non.

DARMANCE.

Mais que faut-il donc faire?

LE MARQUIS.

En prendre une autre: ensuite ébruiter l'affaire.
Pour que l'on te renvoie, il faut le mériter:
Car on ne doit jamais avoir l'air de quitter.

Il faut toujours tenir, jusqu'au moment propice
Où l'on parvient enfin à nous rendre justice.

DARMANCE.

Je suis persuadé qu'elle pardonneroit.

LE MARQUIS.

Je ne sais pas... pourtant... oui: cela se pourroit.
Eh bien, il faut tâcher de la rendre infidelle,
De lui donner des torts. Moi j'irois bien chez elle;
Mais le premier parti te réussira bien.

DARMANCE.

C'est encore une chose où je ne conçois rien.

LE MARQUIS.

Tromper deux femmes?

DARMANCE.

Oui.

LE MARQUIS.

Te semble difficile?
A quoi te sert l'esprit?

DARMANCE.

Le mien m'est inutile
Lorsque je veux tromper. Comment faites-vous donc
Pour mener, à la fois, deux intrigues de front?
Il peut se rencontrer que dans une journée
On ait deux rendez vous, la même après dînée,
A la même heure enfin.

LE MARQUIS.

Premierement on peut
Se les faire donner à l'heure que l'on veut.
C'est un principe aisé qui s'apprend par l'usage,
Et qu'on ne devroit plus ignorer à ton âge.

DARMANCE.

Mais si vous recevez deux lettres?

LE MARQUIS.

Ah! ma foi,
Les épitres jamais ne me trouvent chez moi.
C'est bien assez d'avoir la peine de les lire,
Sans s'imposer encor la fatigue d'écrire.
Enfin, deux rendez-vous n'ont rien d'embarrassant.
Un sot se tireroit d'affaire en refusant:
Moi j'accepte toujours. Par-là, je me délivre
Des explications que les refus font suivre.
Deux femmes m'ont voulu pour le même moment;
Je cours d'abord chez l'une avec empressement.
J'arrive un peu plutôt pour lui marquer mon zele;
Et je fais naître ensuite un sujet de querelle.
De violens soupçons me mettent en courroux,
Je suis outré: je cede à mes transports jaloux.
L'heure sonne: & je suis de désespoir chez l'autre.
Puis le soir, on m'écrit: « Quel amour est le vôtre!
» Sans lui, je ne puis vivre: avec lui, je mourrai.

» Venez rendre le calme à mon cœur déchiré.
Je m'endors tendrement : &, dès que je m'éveille,
Je cours faire oublier les fureurs de la veille.

DARMANCE.

Oh ! je vois bien qu'il faut renoncer à l'honneur
De soutenir le nom de votre successeur,
Je manquerois l'ensemble & les détails du rôle.

LE MARQUIS.

Dans les commencemens, tu feras quelqu'école :
J'y compte, c'est le sort de tous les débutans :
Mais on se forme après. Il m'a fallu dix ans,
A moi, pour arriver. Je n'avois point de Maître.
J'étois tout seul : & toi, qui ne fais que naître,
Qui me suis, pas à pas sur un chemin frayé,
Dès le premier abord, je te vois effrayé.

DARMANCE.

Je ne suis pas heureux, j'en ignore la cause :
Mais je sens qu'à mon cœur il manque quelque chose...
Les toilettes ici se finissent bien tard !

LE MARQUIS.

On veut nous plaire.

DARMANCE.

On dit que, depuis mon départ,
Rosalie est toujours inquiete, rêveuse.

LE MARQUIS.

Point du tout : seulement elle est un peu honteuse :
Cela doit être.

DARMANCE.

On vient.

LE MARQUIS.

Tu changes de couleur !

DARMANCE.

Oui, je crains tout le monde, & Damis & ma sœur,
Tout ce que j'ai quitté ; mais sur-tout Rosalie,
Et l'œil observateur de sa fidelle amie.
(*à part*)
Les voici : je frissonne.

SCENE VI.

ROSALIE, ORPHISE, DAMIS, MELISE, LE MARQUIS, ORGON, ZÉRONÈS, DARMANCE, UN MAITRE D'HOTEL.

ORGON (*arrivant le premier, & se détournant vers la coulisse dont il sort.*)

Où portez-vous vos pas,
(*à demi voix, & à part.*)
Mesdames ? Le dîner.... Ne me quittez donc pas.

ROSALIE (*à part à Orphise.*)

Je m'avance en tremblant, mon amie : il me semble
Que j'aurois mieux aimé ne les pas voir ensemble.

ORGON (*à Darmance très-froidement.*)
(*aux Dames.*)

Monsieur, je vous salue.... Eh ! bien, le cher Marquis
Veut nous sacrifier les plaisirs de Paris.
Nous le posséderons tout l'été, tout l'automne.
(*au Marquis.*)
Ces Dames en doutoient.

LE MARQUIS.

Quoi ! cela vous étonne ?
Ah ! tout ce que Paris a de plus précieux,
Mesdames, je le vois rassemblé dans ces lieux.
Les graces de l'esprit, les qualités de l'ame,
[*en montrant Mélise.*]
Les talens enchanteurs.

MELISE [*à part à Damis.*]

Il est charmant.

DAMIS [*avec contrainte.*]

Madame....

LE MARQUIS [*en montrant Orgon.*]

Je vois un pere tendre, un guerrier plein d'honneur,
De nos preux Chevaliers retraçant la candeur,
Et cette intégrité digne du premier âge
De la France naissante.

ORGON (*à Zéronès.*)

Il est loyal.

LE MARQUIS [*en montrant Zéronès.*]

Un sage,
Dédaignant les lauriers si chers aux beaux esprits,
Instruisant par ses mœurs, & non par ses écrits.

ZÉRONÈS [*à Orgon.*]

Il est profond.

LE MARQUIS [*montrant Orphise & Rosalie.*]

Enfin, je vois à son aurore
La beauté, la vertu qui l'embellit encore,
Et le tableau touchant d'une pure amitié....
[*en regardant tout le monde.*]
Auprès de vous, Paris est bientôt oublié.

ORGON (*à Zeronès.*)

Quelle différence ! [a]

ZERONÈS.

Ah !

---

[a] *Ces deux vers ne terminoient pas heureusement l'Acte ; & je suis encore à en concevoir les raisons. Il a fallu les supprimer après la premiere représentation : mais je regrette ce mot ;* Ah ! mon amie ! *dont l'expression mélancolique devoit annoncer ici la situation de l'ame de Rosalie.*

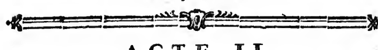
ORGON.

Je l'aime à la folie.
Mais c'eſt qu'il eſt charmant, ſolide....

ROSALIE [*à Orphiſe.*]

Ah! mon amie!

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, ROSALIE.

ORPHISE.

Ce dîner, Roſalie, étoit embarraſſant.
Je voyois dans vos yeux un trouble intéreſſant,
Que vos efforts trompés laiſſoient toujours paroître.
Votre inſtant eſt venu: je crois vous bien connoître.
Par le beſoin d'aimer votre cœur tourmenté
Cede aux impreſſions dont il eſt agité.
Incertain dans ſon choix, mais preſſé de ſe rendre,
Il faut abandonner l'eſpoir de le défendre.
Dans ce moment, ſur-tout, l'aſſaut eſt dangereux.
Un jeune homme charmant, & peut-être amoureux,
Prodigue de ſes ſoins, profond dans l'art de plaire,
Ne doit pas vous paroître un amant ordinaire.
Tout ſemble en ſa faveur vouloir ſe réunir.
Darmance vous trahit: il vient pour le punir,
Il vient pour vous venger. La circonſtance eſt belle:
Et des légéretés d'un amant infidelle
Le ſouvenir, d'abord profondément tracé,
Par l'amant qui conſole eſt bientôt effacé.

ROSALIE.

Je m'abandonne à vous, ô ma fidelle amie.
C'eſt à vous de règler le deſtin de ma vie.
Je ſuis bien agitée; il eſt vrai: mais mon cœur
De vos ſages avis recherche la douceur.
Jugez quel eſt mon ſort. Dès ma plus tendre enfance,
Mon pere avoit promis de m'unir à Darmance.
Je recevois ſes ſoins; & vous avez pu voir
Qu'en l'aimant je croyois écouter mon devoir.
Depuis plus de deux mois, il me fuit, il me laiſſe.
Le Marquis vient: mon pere approuve ſa tendeſſe.
Mon pere contre lui dès long-temps déclaré,
L'accueille, le careſſe, en paroît enivré,
Il vante ſon eſprit, ſes graces, ſa nobleſſe.
Tout le monde applaudit: & moi je le confeſſe,

J'entends

J'entends avec plaisir le bien qu'on dit de lui.
Cependant je ne sais quelle crainte aujourd'hui
De mon nouveau penchant empoisonne le charme.
Ah ! si vous le pouvez, dissipez mes alarmes.

ORPHISE.

Je ne me charge point encor de les bannir :
Je sens que je pourrois risquer de vous trahir.
Le vice disparoît sous des dehors aimables.
Les graces de l'esprit, les talens agréables.
Etendent sur le cœur un voile dangereux.
Il nous cache souvent un avenir affreux :
Et ces hommes charmans que l'on croyoit solides
Sont des amans brillans & des époux perfides.
Le Marquis peut séduire, il est vrai : sa gaieté
Prend chez lui les dehors de la naiveté :
Mais enfin c'est toujours l'esprit qui la remplace.
Il parle bien sans doute : il s'exprime avec grace ;
Mais ce n'est pas je crois, le langage du cœur :
Nous parlons autrement. On vante sa candeur :
Mais, pour faire l'aveu d'une faute connue,
Il ne faut pas avoir l'ame bien ingénue,
Par l'éclat qui souvent marque ses actions,
On connoît ses duels & ses séductions ;
Et je n'ai jamais pu jusqu'ici le surprendre
Faisant l'aveu d'un tort qu'on ne pourroit apprendre.
Enfin, ma chere amie, il faut en convenir,
Cette conv rsion ne sauroit m'éblouir.
Eh ! qui sait les motifs de ses soins pour vous plaire ?
On peut s'attendre à tout d'un pareil caractere.
Il a sçu tout le mal que nous disions de lui ;
Je frémis : s'il vouloit se venger aujourd'hui !...

ROSALIE.

Allons : je vais chercher un secourable asyle,
Et jouir au Couvent d'un état plus tranquille.
De trop de sentimens mon cœur est combattu :
Il faut quitter le monde.

ORPHISE.

Ah ! Dieu ! pour la vertu
Ce seroit, mon amie, une perte cruelle.
Les femmes de ce siecle ont besoin d'un modelle ;
Qui leur en serviroit ?

ROSALIE.

Enfin que feriez-vous
Si vous deviez avoir le Marquis pour époux,
S'il vous avoit d'abord adressé son hommage ?

ORPHISE.

J'aurois pris, à l'instant, le parti le plus sage ;
Et prévenant de loin le moment des regrets,
Je l'aurois supplié de ne me voir jamais.
Que n'ai-je point souffert pour m'être abandonnée

Aux pieges dont je crois vous voir environnée!
Mon ame étoit si neuve, & j'avois un époux
Si traître, si galant, si perfide, si doux!
Il me cachoit si bien la vérité cruelle!
Dans l'âge où l'on croit tout, je le croyois fidelle.
L'erreur n'a pas duré, mes yeux se sont ouverts;
Et je n'ai plus senti que le poids de mes fers.
Muet à mes douleurs, il me laissoit mourante.
Le sort me l'a ravi: je lui serai constante.

ROSALIE.

Mon amie, on peut donc vivre sans aimer?

ORPHISE.

Non:
Mais il me reste au moins dans ma condition
De tendres souvenirs, & quelques douces larmes
Qui, malgré le veuvage, ont encore des charmes.
Et d'ailleurs l'amitié suffit à mon bonheur.
Celle que j'ai pour vous occupe tout mon cœur.
Dans le monde, où je vis, elle m'est salutaire.
Ne m'en sachez point gré: si vous m'étiez moins chere,
Je ne répondrois pas de garder mon serment.
Aussi je suis à vous jusqu'au dernier moment.

ROSALIE

Vous ne pouvez m'aimer qu'autant que je vous aime.
Peut-être je pourrois me conduire de même.

ORPHISE.

Oh! non: vous n'avez pas payé jusqu'aujourd'hui,
Le tribut à l'Amour: je suis quitte avec lui.
Croyez-moi, Rosalie: un commerce paisible
Ne satisferoit point une ame aussi sensible.
Ne vous en plaignez pas. Je vous aimerois moins,
Si votre cœur pouvoit se passer de mes soins;
Si vous étiez, sur-tout, de ces femmes glacées,
Volages par caprice, & rarement fixées,
Qui, ne pouvant avoir que des goûts imparfaits,
Choisissent sans amour, & quittent sans regrets.
Cette fragilité n'est pas intéressante.
On juge à la rigueur une ame indifférente:
Je veux que mon amie ait toujours dans son cœur,
A tout événement, l'excuse d'une erreur.
Je vous mets à votre aise avec cette indulgence.

ROSALIE.

Ah! vous me rassurez: je reprends l'espérance.
Eh bien! que faut-il faire?

ORPHISE.

Il faut attendre encor
Et nous donner le temps d'assurer votre sort.
Peut-être ignorez-vous, ma chere Rosalie,
Le nouvel intérêt dont votre ame est remplie.
Il est des sentimens que l'on prend pour l'amour.
Le dépit, quelquefois, nous engage au retour.

On s'étourdit, on veut ne pas se rendre compte
D'un regret douloureux qu'avec peine on surmonte,
Et l'on trompe son cœur.. . parlez-moi franchement ;
Regrettez-vous encor votre premier amant ?

ROSALIE.

Je ne crois pas.

ORPHISE.

Enfin, après deux mois d'absence,
Comment le voyez-vous ?

ROSALIE.

Je ne sais : sa présence
Fait un effet sur moi que j'expliquerois mal.
Il me gêne, & sur-tout auprès de son rival.

ORPHISE.

Je m'en suis apperçue.

ROSALIE.

On dit qu'il est à plaindre,
Et qu'il souffre encor plus en voulant se contraindre.

ORPHISE.

Oui, sa sœur le prétend.

ROSALIE.

J'ai crû le voir aussi :
Il faudroit lui cacher ce qui se passe ici.

ORPHISE

Ah ! je ne le plains pas. L'insensé petit maître,
D'avoir jusqu'à ce point osé vous méconnoître
Heureusement pour nous, tous ces imitateurs,
Ces singes de la Cour, dans leurs serviles mœurs,
N'étalent à nos yeux que la laideur du vice.
Leur médiocrité, soit raison, soit caprice,
Jusques dans leurs défauts inspire le mépris.
J'aimerois encor mieux notre brillant Marquis.
S'il est perfide, au moins il ne l'est qu'avec grace :
Ses vices sont couverts d'une aimable surface ;
Et l'on peut s'y tromper.

ROSALIE

Sauvez-moi de l'erreur,
Chere amie, & lisez dans le fond de son cœur.

ORPHISE.

Oh ! je vous le promets. Il a bien de l'adresse ;
Mais on peut, sans scrupule, égaler sa finesse.
La franchise avec lui ne serviroit à rien....
Vous ne concevez pas cet étrange moyen
Qu'il faille se masquer pour connoître les hommes ;
Mais le monde est un jeu : dans le siecle où nous sommes,
Par les vices adroits les mœurs ont tout perdu,
Et ce n'est que l'esprit qui sauve la vertu.
Je l'apperçois : gardez de vous laisser surprendre.

ROSALIE.

J'aime mieux vous charger du soin de me défendre.
Que pourrois-je lui dire ? (*Elle sort.*)

SCENE II.

ORPHISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah! que je suis heureux!
Sans doute, en ce moment, votre cœur généreux
Me protégeoit, Madame, & prenoit ma défense.
Combien un pur amour a sur nous de puissance!
Je déteste l'éclat de mes premiers succès.
J'aime enfin sans remors, sans crainte, sans regrets.
Ou si pour mon malheur je me trompois encore,
Loin de vouloir combattre une erreur que j'adore,
J'épaissirois le voile étendu sur mes yeux.
Oui: le charme nouveau que j'éprouve en ces lieux
M'avertit que je touche au bonheur de ma vie.
Je suis digne de vous, digne de Rosalie.
Votre active amitié doit être sans effroi.
Vous n'avez désormais à craindre que pour moi.

ORPHISE.

Le pauvre malheureux! dans quel pas il s'engage!
Mais il faut avec moi prendre un autre langage.
Tenez, mon cher Marquis: vous avez vingt-huit ans;
J'en ai vingt-quatre: ainsi les discours des enfans
Ne sont plus faits pour nous.

LE MARQUIS.

Oui: mais lorsque l'on aime
On le devient. L'amour est peint sous cet emblême;
Et j'éprouve aujourd'hui qu'il rétablit en nous
Cette candeur premiere & ces sentimens doux
Qui distinguent si bien l'âge de l'innocence.
Tout est nouveau pour moi: je crois à la constance,
A la fidélité je renais par l'amour.
Pourquoi de mon bonheur differe-t-on le jour?
L'indulgence fait grace aux torts de la jeunesse.
Je n'aurois jamais eu qu'une seule foiblesse,
Si j'avois bien choisi dès la premiere fois.
Eh! qui peut soutenir l'erreur d'un mauvais choix?
J'ai mieux aimé risquer de paroître infidele:
Mais retombant toujours dans une erreur nouvelle,
Entraîné, malgré moi, par un charme vainqueur,
Je n'ai fait que donner & reprendre mon cœur.
Est-il un sort plus dur pour un homme sensible!

ORPHISE.

C'est pour vous délivrer de cet état horrible,
Que l'on veut vous donner tout le temps de choisir.
Nous redoutons en vous cet ardeur de jouir.
Pour faire un bon mari, vous aimez trop les femmes.

LE MARQUIS.

J'aime les femmes! mais accordez vous, Mesdames.
Pour que l'on vous épouse, il faut bien vous aimer;
Et d'ailleurs l'amour seul a droit de me charmer.
Il me traite bien mal: tous ses plaisirs me fuient;
Mais l'amitié me glace, & les hommes m'ennuient.

ORPHISE

Quoi! d'être mon ami n'êtes-vous point jaloux!

LE MARQUIS.

Ne me demandez pas ce que je sens pour vous.
Vous n'aurez de long temps d'ami qui me ressemble.
Un commerce tranquille avec vous! ah! je tremble,
Quand je suis obligé d'implorer vos secours,
De vous ouvrir mon cœur, de vous voir tous les jours.
Il falloit m'épagner cette épreuve cruelle.
Quel supplice, grand Dieu! Rosalie est bien belle,
Mais le piege est bien fin: & cette intention....
Vous riez!

ORPHISE.

J'attendois la déclaration.

LE MARQUIS [*vivement.*]

Oh! non: n'y comptez pas. Vous vous trompez, Madame.
Vous n'êtes, à mes yeux, que la seconde femme
De l'univers.

ORPHISE.

Tant mieux.

LE MARQUIS.

Que je suis malheureux!
Trahi jusqu'aujourd'hui, trompé dans tous mes vœux,
Il m'a fallu souffrir & travailler sans cesse
Pour rencontrer un cœur digne de ma tendresse:
Je le cherchois en vain, ce cœur n'existoit pas.
J'apperçois Rosalie: après ces longs combats,
Je croyois respirer. Les vertus de son âge,
Son ingénuité rassuroient mon courage.
Que me sert de l'aimer, d'être de bonne foi!
Je ne puis lui parler: on l'éloigne de moi.
Il faut me replier & me mettre à la gêne
Pour prouver un amour qu'elle croiroit sans peine.
Hélas! le seul aspect de mes vives douleurs
A celle qui les cause arracheroit des pleurs.

ORPHISE.

Je ne lui cache rien: ainsi soyez tranquille.

LE MARQUIS.

Mais que lui dites-vous? il est bien difficile
De lui peindre l'ardeur dont je suis embrasé.

ORPHISE.

Cet emploi, jusqu'ici, m'a paru fort aisé.

LE MARQUIS.

Vous avez tant d'esprit, de grâce! ah! je vous prie,

Faites-lui bien sentir que je lui sacrifie
Tout au monde, la Cour, mes plaisirs, mes amis.

ORPHISE.

Depuis deux heures, oui, vous nous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Ah! je voudrois déjà voir la fin de l'automne.

ORPHISE.

Rosalie en est sure.

LE MARQUIS.

Ah! vous êtes si bonne!
C'est à vous que je dois...

ORPHISE.

Elle sait même aussi
Que vos chevaux sont mis.

LE MARQUIS.

Dieu! Dans ce moment-ci
Je ne puis différer une importante affaire.
Il faut que ma présence y soit bien nécessaire
Pour aller perdre ainsi des momens précieux:
Mais je reviens après me fixer dans ces lieux
Je ne vis point ailleurs: n'en doutez plus, Madame.
Loin de vous opposer à ma naissante flamme,
Vous avez protégé cette innocente ardeur
Qui me rend tous les biens que regrettoit mon cœur.
Daignez, charmante femme, achever votre ouvrage;
Il est digne de vous de fixer un volage.
Que de tendres liens nous uniroient un jour!
Ce seroit l'amitié qui conduiroit l'amour.

ORPHISE.

Oh! nous savons très-bien que vous êtes aimable:
Mais, si vous nous trompez, que vous êtes coupable!
A quel abus cruel votre esprit s'est livré!
Des procédés ingrats vous auront égaré:
Car vous êtes né franc; & même je suis sure
Que votre ame d'abord étoit sensible & pure.
Vos discours auroient moins l'air de la vérité,
Si quelque souvenir ne vous étoit resté.
Ne vous en servez pas pour tromper Rosalie.
Des maux qu'on vons a faits doit-elle être punie?
Ce seroit une horreur trop digne de celui
Que, malgré ses noirceurs, je regrette aujourd'hui.

LE MARQUIS.

On vous a trahie!

ORPHISE.

Oui: le fait est incroyable.

LE MARQUIS.

Votre Epoux! se peut-il qu'un mari soit capable!...
Je conçois les soupçons que vous gardez sur moi.
Il avoit l'air si doux, & de si bonne foi..

ORPHISE.

Il avoit avec vous, beaucoup de ressemblance.

LE MARQUIS.

Ah! ne conservez plus de doute qui m'offense.
J'adore Rosalie autant que vous l'aimez.
C'est moi qui remplirai les vœux que vous formez.
De mes premiers amours victime généreuse,
Je ne me vengerai qu'en la rendant heureuse.

ORPHISE.

Quelqu'un vient, c'est Melise.

LE MARQUIS.

Ah! changeons de discours.

ORPHISE.

Quand nous sommes ensemble, elle arrive toujours.

LE MARQUIS.

Demeurez: dans l'instant je vous en débarrasse.
(à part.)
Il faut que l'une ou l'autre abandonne la place.

SCENE III.

ORPHISE, LE MARQUIS, MELISE.

MELISE.

Vous me voyez, Madame, un air triste aujourd'hui;
Mais mon frere m'afflige. Il est affreux pour lui
De perdre pour jamais la plus douce espérance,
Et de n'inspirer plus que de l'indifférence,
Et même de la haine, en des lieux si chéris,
Qui devoient renfermer sa femme & ses amis.

LE MARQUIS.

Je connois un état bien plus insupportable.
C'est lorsque, transporté pour un objet aimable,
On ne peut se livrer, s'épancher à loisir,
Et qu'un tiers importun nous ôte ce plaisir.

ORPHISE, [*à part au Marquis.*]

Mais songez donc...

LE MARQUIS (*de même.*)

Je veux la rendre plus discrete.

MELISE [*de même.*]

Comment, Monsieur?

LE MARQUIS [*de même.*]

Je veux qu'elle fasse retraite.
(Haut.)
Oui, c'est un sort cruel; & rien n'est plus affreux
Que de se voir ravir un seul moment heureux.
Le bonheur est si rare!

ORPHISE, (*à part au Marquis.*)

Encore? je vous laisse.

LE MARQUIS [*à Orphise de même.*]

De grace....

MELISE, [*de même au Marquis.*]
Vous osez pousser la hardiesse!

SCENE IV.

LE MARQUIS, MELISE.

LE MARQUIS.

Je reconnois mes torts. Madame, pardonnez: mais...

MELISE.

Je dois applaudir aux soins que vous prenez.
Votre discrétion est tout-à-fait honnête.
Que voulez-vous qu'on pense?

LE MARQUIS.

Oui: j'ai perdu la tête:
Mais croyez que ceci ne vous expose à rien.
Après le long ennui d'un fâcheux entretien,
Pouvois-je en vous voyant?..

MELISE.

Quelle est votre espérance?
Et pourquoi me poursuivre avec cette constance?
Vous savez que Damis a mon cœur & ma foi,
Et que bientôt l'hymen doit l'unir avec moi.
Puis-je rompre avec lui, n'ayant point à m'en plaindre?
Eh! qui sait avec vous ce que j'aurois à craindre!
Soyons amis: ayez la générosité
De ne plus en vouloir à ma tranquillité.
Pour acquérir des droits à ma reconnoissance,
Evitez-moi: prenez le parti de l'absence.

LE MARQUIS.

Madame, il est trop tard. En allant par degrés,
Je pourrois faire un jour ce que vous desirés.
Mais remplissez d'abord les devoirs d'une amie:
Donnez-moi les moyens de supporter la vie;
Et, sur-tout dans ces lieux où je puis espérer
De trouver mon bonheur, & de vous rencontrer,
Faites-moi rechercher de ceux qui vous désirent:
Qu'ils puissent se méprendre aux charmes qui m'attirent.
Vous voyez que souvent, pour leur faire ma cour,
Je perds d'heureux instans dérobés à l'amour:
J'ai pu même oublier toutes les injustices.
Pour m'assurer le prix de tant de sacrifices.
Parlez en ma faveur; & daignez, chaque jour,
De leur inimitié prévenir leur retour.

MELISE.

Mais ne me forcez point à garder le silence.
Quand vous m'affligerez ce sera ma vengeance.

LE MARQUIS.

Que vous êtes aimable, & que mon sort est doux!

Combien

Combien notre amitié va faire de jaloux !
Ah ! je suis dans l'ivresse ... Et mon bonheur extrême...
(Il lui baise la main, & se jette à ses genoux.)

MELISE.
(Se détournant & cherchant à retirer sa main.)
Ah ! Marquis....

LE MARQUIS, *(profitant de ce moment pour regarder à sa montre en tenant toujours la main de Mélise.)*
Ciel !

MELISE.
Quoi donc ?

LE MARQUIS, *(s'échappant avec précipitation.)*
Je me punis moi-même.
Pour la dernière fois faites grace à l'amour. ..
Mais je ne réponds pas d'être absent tout le jour.

SCENE V.

MELISE, [*seule.*]

Quoi ! pour un mot, combien il craint de me déplaire !
Je ne lui croyois pas cette réserve austere.
Mais dans les cœurs bien nés les premieres erreurs
Tournent à leur profit, & les rendent meilleurs.
Celui qui des écueils a sauvé sa jeunesse,
Ignorant le danger, connoît peu sa foiblesse.
Le Marquis est plus sûr ; & je vois que son cœur...

SCENE VI.

MELISE, DARMANCE.

MELISE.
Mais, quel nouveu chagrin, mon frere ?...

DARMANCE.
Ah ! Dieu, ma sœur,
Pouvez-vous concevoir ce que je viens d'apprendre ?
Je suis désespéré : Damis m'a fait entendre
Que le Marquis vouloit m'enlever pour jamais
L'espoir de regagner l'objet de mes regrets,
Qu'il formoit le projet d'épouser Rosalie.

MELISE.
Qui ? lui ! non : le Marquis n'eut jamais cette envie ;
Je sais ce qui l'occupe.

DARMANCE.
Ah ! je suis rassuré.
Mais il m'a dit encor, de douleur pénétré :
(Car vous savez, ma sœur, qu'il m'aime comme un frere.)
« Mon ami, le cruel poursuit & désespere

» Un autre amant, qui n'est coupable d'aucun tort,
» Plus fidèle que vous, digne d'un meilleur sort....
Le saviez-vous, ma sœur ?

MELISE [*embarrassée.*]
Comment? Damis soupçonne...?

DARMANCE.
Pour moi, je m'en doutois.... quoi, ceci vous étonne!

MELISE, [*avec inquiétude.*]
Mon frere, vous croyez....

DARMANCE.
Sans doute: le Marquis
Trompe dans ce moment deux femmes à Paris.
Heureusement pour moi personne ne l'ignore:
Le reste est moins connu: mais j'en sais plus encore.
Et je ne puis penser....

MELISE.
Oh! non, c'est une erreur
De croire qu'en ces lieux il ait placé son cœur.

SCENE VII.

MELISE, DAMIS, DARMANCE.

DARMANCE, [*allant au-devant de Damis.*]
Vous vous trompiez, Damis, dans votre conjecture
Le Marquis aime ailleurs, & ma sœur en est sure....

DAMIS, [*à Melise avec un ton de reproche mêlé de douceur.*]
Vous en êtes bien sûre!

MELISE, [*dans un embarras extrême.*]
Oui... je ne puis songer
Qu'il trahisse mon frere & veuille l'affliger....
Etant le confident de ses peines secretes....

DAMIS, [*avec un peu d'aigreur.*]
Je suis humilié de l'erreur où vous êtes..

MELISE.
Ce seroit une horreur: il faut s'en éclaircir.

DAMIS.
Je le ferai sans doute, & veux vous obéir.
Le Marquis apprendra ...

DARMANCE.
Non: ceci me regarde:
Je ne souffrirai point qu'un autre se hasarde.
Laissez-moi lui parler, mon frere.

DAMIS.
Ah! mon ami,
Je ne l'ai point encor ce titre si chéri,
Je veux le mériter: je prends votre défense.
Vous avez bien des torts: mais la moindre imprudence
Pourroit vous perdre ici, sans espoir de retour,

Et l'on doit respecter l'objet de son amour.
J'en donnerai l'exemple, ô ma chere Mélise.
J'oppose à la finesse une vieille franchise,
Au brillant de l'esprit le langage du cœur :
Ces armes suffiront pour vaincre un Séducteur.
Rassurez-vous : je suis sans trouble & sans colere ;
Et je veux vous servir au moins sans vous déplaire.
Rentrons : sans plus tarder, je vais prendre le soin
D'obtenir du Marquis un moment sans témoin.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, MELISE.

ORPHISE.

Vous croyez le Marquis rival de votre frere ?

MELISE.

Non : je ne cherche point à percer ce mystere.
Mais, supposé qu'Orgon préfere le Marquis,
Je dois, à tout hasard, détromper mes amis....

ORPHISE.

Auriez-vous des moyens pour démasquer le traitre ?

MELISE.

Oh ! je puis, à l'instant, vous le faire connoître.
Ecoutez : le Marquis poursuit, en ce moment,
Une femme qu'il semble aimer éperdument.
De tous les pas qu'il fait je pourrois vous instruire :
Mais enfin conservant l'espoir de la séduire,
Il redouble de soins pour obtenir son cœur.
Il ne peut ignorer que je sais son ardeur.
Cette femme est très-franche ; & je suis son amie
Comme, depuis long-temps, vous aimez Rosalie.

ORPHISE.

Eh ! bien, pour le convaincre, il faut prendre un moment
Où nous le trouvions seul. Cela seroit charmant.
S'il a les deux projets, que pourra-t-il répondre ?
Par son embarras seul nous allons le confondre.

MELISE, (*embarassée.*)

Il est vrai.... mais pourquoi le faire déclarer.

ORPHISE.

Pour lui fermer la bouche, & mieux nous assurer.

MELISE, (*de même.*)

J'entends.... mais..

ORPHISE, (*examinant bien Mélise.*)

Cette femme a donc la fantaisie

De partager les soins qu'il rend à Rosalie?

MELISE, (*avec vivacité & humeur.*)

Non: car elle le craint & le hait à la mort.

ORPHISE, [*à part.*]

Ah! je sais son nom....

[*Voyant arriver Zéronès.*]

Mais ce maudit homme encor
Vient ici nous poursuivre. Entrons-là, je vous prie.

(*Elles passent dans une chambre voisine.*)

SCENE II.

ZÉRONÈS, [*seul*]

TOUJOURS fuir, à l'aspect de la Philosophie!
Je ne sais que penser. Je crois, en vérité,
Que je dois m'en tenir à la neutralité.
C'est sous condition que les Grands nous caressent....
Quand ils ont de l'esprit: mais après ils nous laissent.
Notre pure amitié n'honore que les sots.
Pourquoi m'embarrasser dans des projets nouveaux!

SCENE III.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

LE MARQUIS.

« OUI, *puisque je retrouve un ami si fidele,*
» *Ma fortune va prendre une face nouvelle.* »

ZÉRONÈS.

Riez, riez, allez: nos affaires vont bien.

LE MARQUIS.

Surement le bon homme....

ZÉRONÈS.

Oh! le pere n'est rien,
Ni la fille non plus: mais cette tendre amie....

LE MARQUIS.

Elle sert mes projets, & m'aime à la folie.

ZÉRONÈS.

Cette femme, Monsieur, nous jouera quelque tour.

LE MARQUIS.

Point du tout: je vous dis qu'elle sert mon amour.

ZÉRONÈS.

Et moi, dans ce château, deux fois je l'ai surprise,
Mystérieusement causant avec Mélise.

LE MARQUIS.

Mélise pour son frere imploroit son secours.

ZÉRONÈS.

Mais, lorsque j'arrivois, elles fuyoient toujours.
Surement on nous croit en bonne intelligence,

Et j'augure fort mal de cette méfiance.
Vous ne doutez de rien, Monsieur : nous nous perdrons.

LE MARQUIS.

Eh! bien, publiquement nous nous querellerons;
Et l'on ne croira plus à notre intelligence.

ZÉRONÈS.

Mais si Mélise enfin, par esprit de vengeance,
Sachant votre conduite, en informoit Orgon.
Par où finira-t-il?

LE MARQUIS.

Lui par m'embrasser.

ZÉRONÈS.

Bon.
Et Damis, dont vos soins allarment la tendresse,
Qui, depuis quelques jours, plongé dans la tristesse,
Par ses sombres regards semble vous menacer,
Par où finira-t-il, Monsieur

LE MARQUIS.

Par m'embrasser.

ZÉRONES.

Eh! bien, si vos projets, comme j'ai lieu de croire,
Ne réussissent point, vous n'aurez pas là gloire
D'être embrassé par moi.

LE MARQUIS.

Tout de même, Docteur.

ZÉRONÈS.

J'enrage.... Ce sera du moins à contre cœur.

LE MARQUIS.

Du meilleur cœur du monde.

ZERONÈS.

Oh! non, je vous assure....
Mais, j'apperçois Damis. Voyez-vous sa figure,
Cet air sombre, farouche, & ces yeux égarés?
Ma foi, tirez-vous-en comme vous le pourrez.

SCENE IV.

DAMIS, LE MARQUIS.

DAMIS.

SOUVENT, pour m'obliger, me faisant des avances,
Je vous ai vu, Monsieur, dans mille circonstances,
Prévenir mes desirs, seconder mes projets,
Et par votre crédit assurer leur succès.

LE MARQUIS.

Moi, je n'ai pour personne une amitié stérile.
Eh! bien dans ce moment, puis-je vous être utile?
J'y suis prêt.

DAMIS.

Je le crois; & j'en suis pénétré:

Mais, depuis quelque temps, mon cœur trop ulceré
A droit de s'affranchir de sa reconnoissance:
Et je puis voir au moins avec indifférence
Vos nobles procédés, vos généreux secours,
Lorsque vous attaquez le bonheur de mes jours.
Je perds la confiance & le cœur de Mélise.
Vous savez que sa foi, que sa main m'est promise.
Insensible à l'amour, incertain dans vos goûts,
Choisissez des rivaux aussi légers que vous.
Pourquoi désespérer les cœurs les plus sensibles?
Adressez-vous plutôt...

LE MARQUIS.

A ces maris paisibles,
Glacés par l'habitude, & chez eux étrangers,
Que ne troubleroient point mes désirs passagers?
Ma foi, mon cher Damis, arracher une femme
A l'ennuyeux époux qui gouverne son ame,
D'un partage honteux subir la dure loi,
N'est plus une entreprise assez digne de moi.
C'est-là mon début, en sortant du Collége.
Aujourd'hui, je jouis d'un autre privilege;
Et mettant plus de prix aux succès de mes vœux,
Je ne veux pour rivaux que des amans heureux.

DAMIS.

Ainsi sans respecter le choix d'un galant homme!....

LE MARQUIS.

Du titre d'homme honnête envain on se renomme
Pour bannir un rival, le seul titre aujourd'hui,
C'est d'être plus aimable ou plus adroit que lui.

DAMIS.

Cette ressource, ici, n'est pas en ma puissance:
Mais j'en ai qui pourront servir mon espérance.
Je desire, Monsieur, ne pas les employer;
Et c'est dans cet esprit que je viens vous prier.

LE MARQUIS.

Prétendez-vous ici me faire des menaces?
Commençons par sortir; car je crains les préfaces.

DAMIS.

L'entretien finira comme vous le voudrez:
Mais j'ose me flatter que vous me répondrez.
Souffrez que j'interroge avant votre franchise.

LE MARQUIS.

Eh! bien?

DAMIS.

De bonne foi, songez-vous à Mélise?
Moi, je crois qu'aux dépens de ma tranquilité,
Vous cachez un projet murement médité.

LE MARQUIS.

Eh! quel est ce projet?

DAMIS.

D'époufer Rofalie.

LE MARQUIS.

Si vous me foupçonnez une pareille envie,
Vous n'avez plus le droit de me rien reprocher;
Ni de me demander ce que je veux cacher.

DAMIS.

On peut être à la fois amoureux de Mélife,
Et pour les biens d'Orgon fe fentir l'ame éprife.

LE MARQUIS.

Le démon des jaloux trouble votre raifon.
Qui? moi! j'ai bien befoin de la fille d'Orgon
Pour réparer jamais les pertes que j'ai faites!
N'ai-je que ce moyen pour acquitter mes dettes?

DAMIS.

Mais quel motif enfin peut vous avoir permis
D'être le plus mortel de tous nos ennemis?

LE MARQUIS.

Votre ennemi mortel c'eft votre jaloufie;
Oui, Damis: c'eft le feul qui trouble votre vie;
Et puifqu'en ce moment cette vivacité
Se radoucit un peu, par pure honnêteté,
Je veux vous fecourir: il faut que de ma bouche;
Vous foyez raffuré fur tout ce qui vous touche...
Mélife, croyez-moi, vous aime à la fureur.

DAMIS.

Moi!

LE MARQUIS.

Nul autre que vous ne regne fur fon cœur.
Tout le monde le voit.

DAMIS.

Ah! je voudrois vous croire
Mais depuis quelque temps, banni de fa mémoire;
Elle ne me voit plus avec les mêmes yeux;
Et j'ai l'air auprès d'elle étranger dans ces lieux.

LE MARQUIS.

Je le crois: votre air fombre allarme fa tendreffe:
Mais êtes-vous abfent, jamais elle ne ceffe
De nous parler de vous; & toujours des foupirs
Annoncent de fon cœur les fecrets déplaifirs.
Vous gênez fon amour par votre méfiance.
Pour le faire éclater, reprenez l'efpérance:
Changez votre maintien, ayez l'art d'un amant
Aimé, fûr de fon fait, qui marche au dénouement.

DAMIS.

Je conviens que j'ai pu négliger de lui plaire:
Mais le chagrin aigrit, toute humeur s'en altere;
Et naturellement j'ai fort peu de gaité.

LE MARQUIS.

Oui: votre caractere eft la folidité.

C'est celui d'un mari: mais vous désirez de l'être.
Seulement il faudroit n'avoir pas l'air d'un maître;
Et vous l'avez un peu: car dès les premiers jours
Que je venois ici, votre ton, vos discours
Se ressentoient déjà de cette négligence
Que l'hymen quelquefois nous inspire d'avance.
Nos Dames n'aiment point ce ton de liberté.
Qui, dédaignant les soins, vise à l'autorité.
Il faut autant de frais pour conserver les femmes
Qu'on en a prodigué pour attendrir leurs ames.
La vôtre le mérite: elle a de la beauté,
De l'esprit, des talens, & cette aménité
Qui donne à la vertu le charme de la grace.
Je ne vois point ailleurs d'objet qui la surpasse.
Allez: épousez-la: vous êtes trop heureux.

DAMIS.

Oui: je vois à présent que mes torts sont affreux.
Même de vos discours, l'expression fidelle,
Me fait voir mille attraits que j'ignorois en elle.
Combien la jalousie est un monstre odieux!

LE MARQUIS.

Ah! lorsque son bandeau nous a couvert les yeux;
On ne voit plus l'amour, suivi de l'espérance,
Ni, près de l'amitié, la douce confiance.

DAMIS.

Je ne vous cache point, que mes soupçons jaloux
Avoient fort altéré mes sentimens pour vous:
Mais vous avez vous-même écarté ce nuage,
Il ne m'est plus permis d'insister davantage.
Seulement si Darmance....

LE MARQUIS.

Oubliez-moi tous deux;
Suivez tranquillement vos projets amoureux.
Que je desire, ou non, d'épouser Rosalie,
Sa main ne feroit pas le destin de ma vie.
Et quand je l'aimerois, je puis vous assurer,
Que Darmance toujours auroit lieu d'espérer.
Je ne refuse point ce que le sort donne;
Mais je trouve tout bon, je ne nuis à personne.
C'est aux femmes à voir nos vertus, nos défauts:
J'ai même quelquefois secondé mes rivaux.
On me prend quand on veut, on me quitte de même;
Et mes soupçons jamais n'ont troublé ce que j'aime.

DAMIS.

En vérité, vous seul avez de la raison.
Oublions, tous les deux, cette explication.

LE MARQUIS.

Volontiers.

DAMIS.

Quel plaisir je vais faire à Mélise!

LE MARQUIS.

Comment donc ?

DAMIS.

Mes soupçons ont causé sa méprise.
J'ai cru pouvoir lui dire, avant notre entretien,
Que vos vœux s'adressoient à Rosalie.

LE MARQUIS.

Eh bien!
Elle étoit furieuse ?

DAMIS.

Oh! dans une colere!...
Vous n'imaginez pas.

LE MARQUIS.

Elle adore son frere
J'aime cet intérêt.....

DAMIS.

Vous jugez qu'aisément
Je pourrai me charger du raccommodement.

LE MARQUIS.

Mais, je l'exige.

DAMIS.

Allons, embrassons-nous, de grace:
Et que de notre esprit cet entretien s'efface.

LE MARQUIS, (*embrassant Damis.*)

Je ne m'en souviens plus. Je veux, mon cher Damis,
Etre compté toujours au rang de vos amis.

(*Damis sort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS [*seul.*]

D'HONNEUR, il a déjà les vertus conjugales.
Si je parlois, Mélise auroit bien des rivales:
Mais ils sont assortis; il ne faut pas troubler
Tant de rapports si doux qui vont les rassembler.

SCENE VI.

MELISE, LE MARQUIS, ORPHISE.

(*Elles arrivent par une autre porte que celle par où elles sont sorties.*)

ORPHISE, (*à Mélise, à part.*)

IL est seul: approchons.

LE MARQUIS, (*à part.*)

Ah! voici l'alliance
Dont notre cher Docteur s'est effrayé d'avance.
Observons leurs regards & leurs moindres discours,

ORPHISE.

Marquis, expliquez-vous, sans feinte, sans détours;
Notre abord vous surprend: ou, du moins, il me semble
Que vous n'aimez pas fort à nous trouver ensemble;
Mais un motif pressant vient de nous réunir;
Et vous serez forcé de nous entretenir.
Madame s'intéresse au bonheur d'une amie,
Et moi, vous le savez, au sort de Rosalie.
Qui trompez-vous des deux? Vous avez fait un choix,
Sans doute? on n'aime pas deux femmes à la fois.
Ainsi déclarez-vous. Si l'une vous est chere,
Qu'attendez-vous de l'autre en cherchant à lui plaire?

LE MARQUIS.

Vous l'ordonnez?

ORPHISE.

Il faut...

LE MARQUIS.

Favorable rigueur!
Que d'un pesant fardeau vous délivrez mon cœur!
Madame s'intéresse au bonheur d'une amie?..
Je conçois ses frayeurs; & que la voir trahie
Seroit un accident bien fait pour la toucher.
Je souffre de l'aveu qu'elle veut m'arracher.
J'aurois moins d'embarras étant seul avec elle.
Mais enfin cette femme, objet de tout son zele,
N'est point ici, je crois. Moi, j'y suis établi.
Par l'objet de mes vœux ce séjour embelli
Le fait connoître assez. C'est ici qu'il respire:
C'est ici que je vis sous son aimable empire....
Vous voyez ma franchise. Ordonnez de mon sort.

ORPHISE.

Oh! rien n'est plus facile; & nous serons d'accord.
Marquis, votre conduite est un peu trop masquée!
Et, par cette réponse avec art compliquée,
Vous annoncez à feindre une facilité
Qui ressemble beaucoup à la duplicité.
La franchise n'a point cette marche incertaine.
Son langage naïf persuade sans peine.
Le vôtre vous trahit.

MELISE.

En effet, que penser
D'un homme qui toujours est prêt à renoncer
A ce qu'il semble dire, à ce qu'il semble faire?
Car rien n'est positif; chez vous, tout est mystere.

LE MARQUIS, (*reprenant vivement.*)

Oui: mais vous ignorez que les femmes toujours,
Plus qu'un rival jaloux, traversent nos amours.
Celle qui voit ailleurs s'adresser notre hommage
Pense, de bonne foi, recevoir un outrage;
Et, prompte à se venger, son orgueil se réduit

A troubler le bonheur de l'amant qui la fuit.
Tel est dans ce moment le sort qui me menace.
Une femme déjà préparoit ma disgrace ;
Et je me vois forcé d'encenser ses attraits ;
D'avoir l'air de l'aimer, pour détourner ses traits....
Ceci, pour me juger, demande plus d'étude,
Et peut-être avez-vous besoin de solitude :
Adieu : quand vos avis seront conciliés,
Je viendrai recevoir mon arrêt à vos pieds.

SCENE VII.

ORPHISE, MELISE.

MELISE.

Ce portrait-là n'est pas celui de mon amie.

ORPHISE.

Y reconnoissez-vous ma chere Rosalie ?

MELISE, (*éclatant avec humeur.*)

Ah ! cet homme est un monstre ! Il est temps d'éclater.
Je vous le dois à tous ; car je ne puis douter
Qu'Orgon n'ait le projet de lui donner sa fille.
Sauvons d'un séducteur une honnête famille.
J'ai des moyens tout prêts ; & j'attends aujourd'hui
Des informations qu'on a prises sur lui.
D'une main respectable elles seront signées.
Peut-être, en les lisant, serons-nous indignées
D'avoir pû si long-temps croire à son repentir.
Votre cause est la mienne & doit nous réunir.

ORPHISE.

J'accepte vos secours avec reconnoissance....
Mais Orgon vient : Madame, usez de diligence
Si vous ne voulez pas perdre votre bienfait.

MELISE.

Je vais écrire encor pour en hâter l'effet.

SCENE VIII.

ORPHISE, ORGON.

ORGON (*dans le fond du Théâtre.*)

J'APPORTE mon extrait & l'Encyclopédie...
Eh bien ! où sont-ils donc ? .... C'est vous charmante amie !
Mais, dites-moi pourquoi Mélise est d'une humeur....
Je ne puis concevoir ce qu'elle a dans le cœur.

ORPHISE.

Avant la fin du jour nous en verrons la suite.
J'ai su mettre à profit le trouble qui l'agite.

ORGON, (*Il pose sur une table son manuscrit, & le volume de l'Encyclopédie.*)

Quoi ! soupçonneriez vous aussi nos deux amis !

ORPHISE.

Je ne dis rien encor; mais ils sont bien unis;
Et je vous avouerai que cette intelligence
Ne sauroit m'inspirer beaucoup de confiance.
Il faut bien qu'un manége, avec art concerté,
Ait troublé, tout-à-coup, votre société.
Pour moi je ne crois pas sa marche naturelle.
Je vois Damis jaloux, & Dormance infidele.
Chacun vise à son but. Examinez-les tous,
De vos meilleurs amis, personne n'est pour vous.
Mélise s'occupoit à rétablir son frere.
Le Marquis a senti qu'il falloit la distraire :
Et, pour mieux l'endormir dans une douce erreur,
Il a pris le parti d'intéresser son cœur.
C'est ainsi que d'abord elle a pris sa défense.
Le moyen n'est pas franc; mais dans la circonstance,
Il ne m'instruit de rien, & pourroit s'excuser.
Moi-même, je me vois contrainte de ruser.
Dans des combinaisons si fort multipliées,
Se combattant sans cesse, & toujours variées,
La vérité se perd quand je crois la saisir.
Je n'ai que des soupçons, & ne puis m'éclaircir.

ORGON.

Eh bien! que feriez-vous? Dites avec franchise.

ORPHISE.

Si nous n'obtenons rien du dépit de Mélise,
Je voudrois, m'épargnant cet importun souci,
Ecarter, dès demain, tout ce monde d'ici.
Votre fille chez-vous voit un amant volage,
Qu'elle aimoit, & celui qui venge son outrage;
C'est pour un jeune cœur un pénible embarras
Elle peut s'y tromper. Sauvons-lui ces combats.
Nous aurons tout loisir d'examiner ensuite
Si l'on peut du Marquis approuver la conduite,
Si Rosalie enfin l'aime ou croit l'aimer.

ORGON.

Quoi!
Vous voulez exiger que j'éloigne de moi
Les doux consolateurs, les soutiens de ma vie!

ORPHISE.

Vous voyez: je suis seule avec ma Rosalie:
Mais l'amitié me donne ici quelque pouvoir.
Je lui tiens lieu de mere, & j'en fais mon devoir....
Les voici.... je vous laisse, & ma tendresse extrême
Va veiller sur son sort, en dépit de vous-même.



SCENE IX.

ORGON, LE MARQUIS, ZERONÈS.

ORGON (*à part.*)

JE demeure interdit.

LE MARQUIS.

Allons, voyons l'extrait.

ZERONÈS (*au Marquis.*)

Soyez persuadé que l'ouvrage est bien fait

LE MARQUIS.

Mais j'en suis sûr.

ORGON (*à part.*)

Pourtant il sont fort raisonnables....

(*Haut.*)

Messieurs, pour un Auteur, vous êtes redoutables;
Et, devant vous....

LE MARQUIS.

Aussi ce n'est point comme Auteur
Que nous vous jugerons, mais comme un Amateur.

ZERONÈS.

Comme un homme du monde.

ORGON (*à part.*)

Il s'entendent ensemble:
Oh! j'éclaircirai bien. ..

(*Haut.*)

Mais, Messieurs, il me semble
Qu'on ne m'a point trompé: je vous soupçonne fort
D'avoir quelques motifs pour être ainsi d'accord.

ZERONÈS (*bas au Marquis.*)

Vous voyez

LE MARQUIS [*de même à Zéronès.*]

Faisons nous une bonne querelle.

ORGON.

De grace, expliquez-moi cette amitié nouvelle.

ZERONÈS [*de même.*]

Eh! que nous dirons-nous?

LE MARQUIS (*de même.*)

Parbleu, nos vérités.....

(*Haut à Orgon.*)

Qui peut vous faire croire à ces absurdités?
Moi, l'ami de Monsieur!

ORGON.

Eh bien!

LE MARQUIS.

En conscience,
Sans vous, j'ignorerois jusqu'à son existence:
J'ai cru que je devois rechercher son appui,
J'en conviens; mais c'est vous que je ménage en lui:

Et, d'après les conseils de notre cher Moliere,
» *Jusqu'au chien du logis je m'efforce de plaire.*

ORGON, *à part.*

Comment donc! il le traite avec bien du mépris!

ZERONÈS.

Prenez garde, Monsieur; que le chien du logis
Pour vous & vos pareils ne devienne un Cerbere.

ORGON, *avec un étonnement mêlé de satisfaction.*

Oh! oh!

LE MARQUIS, *bas à Zéronès.*

Bien.

Haut:

Eh! quel mal pourriez-vous donc me faire,
Si je disois un mot, je vous ferois chasser.

ZERONÈS.

C'est moi, Monsieur, c'est moi qui vais vous dénoncer.

ORGON, *à part avec étonnement.*

Ils ne sont plus d'accord: Oh! oui, la chose est claire.

LE MARQUIS.

Un parasite....

ORGON, *Enchanté & de même aux répliques suivantes.*
A part.

Bon.

LE MARQUIS.

Sorti de la poussiere,
D'un ami trop facile égarant les vieux ans,
Et pour le rendre heureux vivant à ses dépens.

ORGON, *toujours à part.*

A merveille.

ZERONÉS, *au Marquis.*

Apprenez que son ame énergique
Ne me soupçonne point de basse politique.
Il sait, grace à mes soins, que celui qui reçoit
Accorde au bienfaiteur bien plus qu'il ne lui doit.

ORGON, *de même.*

Sans doute.

ZERONÈS.

Que j'acquiers des droits sur sa personne,
En daignant accepter les secours qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Au maintien de vos droits, vous veillez nuit & jour.

ZERONÉS.

Je ne suis pas du moins parasite en amour.

LE MARQUIS.

Oh! je vous en défie.

ZERONÉS.

Oui? la réplique est bonne.
Allez, Monsieur, jamais je n'ai séduit personne.

ORGON, *se mettant entre eux deux.*

Arrêtez, mes amis: c'est assez me prouver

Que j'étois dans l'erreur. Voulez-vous me priver!....

LE MARQUIS, *à demi voix à Orgon.*

Non, non: sous la manteau de le philosophie,
Il ose se donner pour homme de génie:
Mais l'âne se trahit sous la peau du lion.

ORGON, *avec un signe d'approbation qu'il répete à chaque réplique, comme pour les calmer.*

Je sais.

ZERRONÉS, *de même que le Marquis, & tirant Orgon par la manche.*

Méfiez-vous de son air de Caton.

LE MARQUIS, *de même.*

Je vois un Charlatan,

ZÉRONÈS, *de même.*

Je vois un petit maître,

LE MARQUIS, *de même.*

Bien vain, bien ignorant,

ZÉRONES, *de même.*

Bien parjure, bien traitre.

ORGON.

Oui: je sais tout cela: je suis de votre avis:
Mais enfin j'ai besoin que vous soyez unis.
Oubliez tout, allons: trop de rapports vous liens.
Je veux....

ZERONES, *avec un air piqué.*

Ah!

ORGON.

Qu'est-ce?

ZERONES.

Il est des discours qui s'oublient:
Mais....

ORGON.

Bon! embrassons-nous: & laissons-nous tout cela.

Ici le Marquis n'en peut plus de rire & se retient.

Nous avons tort tous trois d'abord,

ZERONES.

En ce cas-là...

Ils s'embrassent tous trois.

Pendant que le Marquis embrasse Zéronès, Orgon prend son manuscrit sur la table & revient.

ORGON.

Je vous apportois là l'extrait de notre histoire.
Il faut que, sur un point, vous aidiez ma mémoire.
C'est un fait important; mais il n'est pas prouvé,
Et je le cherche en vain. Je ne l'ai pas trouvé
Dans l'Encyclopédie,

LE MARQUIS.

Oh! vous n'avez qu'à dire.
L'un de nous surement pourra vous instruire.

ORGON, *montrant Zéronès.*

Il ne le saura pas. C'est un homme..... [*avec admiration.*]

LE MARQUIS

Fort bien :

Mais notre histoire !

ORGON.

Bah !

LE MARQUIS, *à part à Zéronès.*

Docteur, ne dis plus rien.

ORGON.

Pour lui c'est un brin d'herbe.

LE MARQUIS.

Ah ! ah !

ORGON.

Cela nous passe.

A ses yeux, la patrie est un point dans l'espace.

ZERONES.

Tout au plus.

LE MARQUIS, *à part à Zéronès.*

Tais-toi donc.

ORGON.

Heim ! quand je vous le dis !

LE MARQUIS.

C'est que les grands objets absorbent les petits.
Monsieur s'est occupé sans doute de la sphere ;
Des loix du mouvement, du monde planétaire ;
Et, quand on a choisi ce genre de travail....

ZERONES.

Moi je ne connois point les choses de détail.

LE MARQUIS.

Des soleils, des détails !

ORGON.

Pour lui.

LE MARQUIS.

Grand Dieu ! quel homme !

Que connoissez-vous donc ?

ZERONES.

Le grand tout.

LE MARQUIS.

Il m'assomme.

Ce n'est point un mortel, je n'y conçois plus rien.
C'est un esprit céleste, un être aérien.
Du monde, avec un trait, il nous peint la structure.
Un seul de ses regards embrasse la nature.

ORGON.

Aussi pour débourrer mon esprit & mon cœur,
Je voudrois un ami, d'un ordre inférieur,
Qui put dans les details m'éclairer, me conduire.

ZERONES.

Il est certain que, moi, je ne puis me réduire....
Mais vous avez trouvé cet ami dans Monsieur.

LE MARQUIS.

Oui : je n'ai point atteint ce degré de hauteur
D'où l'on ne voit plus rien....

ORGON.

Bon : je reprens courage.
(au Marquis.)
Ceci n'est qu'un extrait : venez voir mon ouvrage.
(Il veut prendre son volume.)

LE MARQUIS, *(prenant le volume, & se retenant pour ne pas éclater)*

Donnez, de grace...,

(Orgon sort.)

SCENE X.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

ZERONES, *(Voyant le Marquis rire aux éclats.)*

EH! bien!

LE MARQUIS.

La mine du Docteur !

ZÉRONÈS.

Oui : nous nous sommes dit.... Il étouffe, d'honneur.

LE MARQUIS, *(laissant tomber le livre à force de rire.)*

Que la science est lourde !

ZÉRONES.

Allons : le livre à terre !
(en le ramassant.)
Il ne respecte rien.

LE MARQUIS.

Bon Dieu ! la bonne affaire !

ZÉRONÈS.

Oh ! le voilà bien fier & bien content de lui !

LE MARQUIS.

Moi, je compte embrasser tout le monde aujourd'hui.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, LE MARQUIS, DARMANCE.

LE MARQUIS.

VOUS conviendrez, Damis, que tant d'indifférence
Devroit de notre ami rebuter la constance.

Orgon n'a pas daigné lui parler aujourd'hui;
Et Rosalie a l'air de se moquer de lui.
La vengeance est trop forte : une telle journée
Suffiroit pour payer les fautes d'une année.

DARMANCE.

Il est sûr que jamais on ne s'est vu traité
Avec tant de rigueur & tant de cruauté.
Non, je n'ai plus d'espoir : témoin de mes allarmes;
Aujourd'hui Rosalie a vu couler mes larmes,
Elle s'est éloignée en détournant les yeux.

DAMIS.

Ceci ne prouve pas qu'il lui soit odieux.

LE MARQUIS.

Mais, vous me faites rire, & ce sens froid m'étonne:
Est-ce qu'après deux mois une femme pardonne!
Il faut au moins deux ans...

DARMANCE.

Ah! si je le croyois;
J'appercevrois, au moins, un terme à mes regrets.

LE MARQUIS.

Tu peux pleurer deux ans : moi je te le conseille.
Tu lui feras plaisir d'abord : cette merveille
La flattera beaucoup, & je crois... à propos,
Messieurs, ne suis-je point avec deux rivaux,
Moi qui fais prendre à l'un le parti de la fuite;
Et qui de l'autre ici veux régler la conduite ?

DARMANCE, *lui prenant la main.*

Ah! Marquis!

DAMIS, *de même.*

Allons donc!

LE MARQUIS.

Vous étiez deux grands fous!...
J'entends quelqu'un, allons : viens, Darmance, avec nous
Promener ta douleur dans le parc, sous l'ombrage.
Le silence des bois, la fraîcheur d'un bocage
Moderent les transports des malheureux amans;
Et le chant des oiseaux adoucit leurs tourmens.

Il sortent ensemble.

SCENE II.

ORPHISE, ROSALIE.

ROSALIE, *en larmes & fort agitée.*

VENEZ à mon secours, venez ma tendre amie...
Si vous saviez!... mon pere!..

ORPHISE.

Eh! bien, ma Rosalie?

ROSALIE.

Il vient de me traiter avec une rigueur!

Quel crime contre moi peut irriter son cœur?
A l'entendre, on croiroit que c'est mon inconstance
Qui seule a pu causer la fuite de Darmance:
Que j'ai moi-même ensuite attiré le Marquis;
Et vous savez combien il en étoit épris!
Ce matin il l'aimoit: à présent il l'abhorre:
Qu'est-il donc arrivé? Que dois-je craindre encore?

ORPHISE.

Ne redoutez plus rien: échappée au danger,
Votre soin, mon amie, est de n'y plus songer:
De ne point regetter la grace & l'artifice
Qui couvroit sous vos pas les bords du précipice:
Le Marquis est un monstre; & tout est éclairci.

ROSALIE.

Ah! qu'il s'éloigne donc au plus vite d'ici!

ORPHISE.

Nous allons y pourvoir.

ROSALIE.

Dieu! que je suis à plaindre!

ORPHISE.

Pourquoi! c'est un bonheur que de ne plus rien craindre.

ROSALIE.

Mais mon pere!...

ORPHISE.

Aisément nous pourrons l'adoucir.
Je blâme le transport qui vient de le saisir:
Mais, prompt à s'irriter, il se calme de même.
Votre ame est déchirée: une douceur extrême
Peut seule la guérir. Il faut pour l'appaiser
Ne lui demander rien, la laisser reposer.
Trop de rigueur rendroit ses souffrances plus dures:
Et le remede même aigriroit ses blessures...
Cependant, je ne sais, je vois avec plaisir,
Ou du moins je crois voir que vous semblez souffrir
Cette séconde épreuve avec bien du courage.
La premiere chez vous a fait plus de ravage.

ROSALIE.

Il est vrai: tant de crainte allarmoit mon amour!
Sans jouir de mon cœur, je doutois, chaque jour,
Si le charme nouveau, dont j'étois poursuivie,
Me poussoit au bonheur, au malheur de ma vie.
Souvent je regrettois ces paisibles momens
Où se développoient mes premiers sentimens.
Hélas! quel plaisir pur & qu'elle confiance
M'enivroit à l'instant de m'unir à Darmance!
« * J'espérois: & mon cœur doucement tourmenté

---

* *Les vers de cette scene, qui sont marqués par des guillemets, ont été passés à la représentation. Je les regrette parce qu'ils indiquent la véritable cause du désespoir de Rosalie dans ce moment.*

» Se livroit à l'attrait qui l'avoit enchanté.
» O pressentiment doux ! espérance flatteuse !
» Quels biens il m'a ravi ! Que je suis malheureuse !

ORPHISE.

Eh ! quoi de votre cœur ne sauriez vous bannir
L'image de l'ingrat qui vous a pu trahir.
Darmance s'est formé sur un mauvais modele.
Deviez-vous rencontrer un amant infidele !
» Sans lui j'aurois été bien loin d'imaginer
» Qu'aimé de Rosalie, on pût l'abandonner.
» C'est à vous conserver qu'on doit mettre sa gloire :
» Et cependant, le traitre a vanté sa victoire.
» Il en a fait trophée. Ici même aujourd'hui,
» Je vois que le Marquis s'est emparé de lui.
» Ils ne se quittent plus; & ces perfides ames,
» Prépare à coup sûr quelques nouvelles trames...
Mais je vois que ces mots vous affligent encor :
Je vois couler vos pleurs...

ROSALIE, *fondant en larmes.*

Ah ! veillez sur mon sort.
Tous mes sens sont troublés ; & ma raison s'égare.
Dans le désordre affreux qui de mon cœur s'empare,
J'ai peine à distinguer mon amitié pour vous.

ORPHISE.

Venez toujours à moi : tous mes vœux les plus doux
Sont de vous garantir des chagrins de la vie,
Des maux que j'ai soufferts ; je veux que mon amie
Les ignore toujours. Nous allons à l'instant
Eloigner pour jamais votre perfide amant.
Vous parviendrez alors à voir clair dans votre ame.
Ensuite...

SCENE III.

LES ACTEURS PRECEDENS, ORGON, ZÉRONÈS.

ORGON, *un papier à la main & le parcourant des yeux.*

Quelles mœurs ! quelle conduite infâme !

ZERONÉS.

C'est une horreur.

ORGON, *à Rosalie.*

Eh ! bien, je vous retrouve encor !
Allons, retirez-vous.

ROSALIE.

Mais, mon pere...

ORGON.

J'ai tort !
Oh ! sans doute !

ORPHISE.

Monsieur...

ORGON.

Oh ! je ſais que pour elle,
Vous me ſacrifieriez:

(*à Roſalie.*)

C'eſt vous, Mademoiſelle,
Avec vos goûts brillans & vos airs de mépris,
Qui me rendez pourtant la fable de Paris.
Recueilli dans le port de la Philoſophie,
Sans vous j'allois jouir au déclin de ma vie:
Dégagé de tous ſoins, des erreurs détrompé,
En ſage je vivrois de moi ſeul occupé:
Et vous reculez tout. Allons, il faut vous rendre
Dès demain au Couvent: là, vous pourrez attendre;
Et je vais à mon gré vous choiſir un Epoux
Qui me diſpenſera de répondre de vous.
Sinon, n'eſpérez plus me revoir de la vie.

ROSALIE.

S'il faut pour votre ſort que je me ſacrifie,
Mon pere, ſoyez ſûr....

ORGON.

Allons : point de raiſons.
Retirez-vous, vous dis-je, & demain.... nous verrons.....

SCENE IV.

ORPHISE, ORGON, ZERONÈS.

ORPHISE.

Pourquoi l'accablez-vous d'une injuſte colere?
Voulez vous la réduire à redouter ſon pere?
Dans ce moment, ſur-tout, ne la repouſſez pas;
Et ſervez-lui d'aſyle en lui tendant les bras.
Peut-être ce moment décide de ſa vie.

ORGON.

Quoi, vous protégerez toujours cette étourdie?

ORPHISE, *à part.*

Ah! quelle horrible humeur !

ORGON.

Mais il faut prononcer
Sur ce monſtre : je vais à l'inſtant le chaſſer.

ORPHISE, *le retenant.*

Non, non: chargez, Monſieur, de terminer l'affaire;
Et ne vous montrez plus: je crains votre colere.

ZERONÈS, *à Orphiſe.*

Oh ! ſi vous m'en chargez, je ferai tolérant.
Je le congédierai philoſophiquement.

ORPHISE.

Cet écrit ſuffira pour lui faire comprendre,
Sans un plus long détail, le parti qu'il doit prendre.

ORGON.

Oui, vous avez raiſon : car je pourrois fort bien
Me croire jeune encor.

ORPHISE.

L'éclat ne ſert à rien.

ORGON, *reliſant ſon papier.*

Attaquer en duel des peres de famille,
Des freres, des époux, qui défendoient leur fille,
Ou leur ſœur, ou leur femme !

ZÉRONÈS.

Oui, oui : n'héſitez pas.

ORGON.

Pouvais-je ſoupçonner tous ſes ſanglas éclats,
Ses déſordres affreux, ſes mœurs, ſa perfidie
Qu'on appelle aujourd'hui de la galanterie ?
Tout paſſe avec ce mot ; & les vices du temps
Ne ſe diſtinguent plus avec leurs noms charmants.

ZÉRONÈS.

Allons : allons : il faut que je vous l'expédie,
Donnez-moi ce papier.

ORGON, *en retirant un autre de ſa poche.*

En voici la copie.

ZÉRONÈS.

Oh ! je ſuis enchanté.

ORGON.

Moi, je ſuis furieux.

ZÉRONÈS.

Le petit ſcélérat !

ORGON.

Quoi !

ZÉRONÈS.

C'eſt un malheureux.

ORGON.

Sans doute.

ZÉRONES.

A dix-huit ans !

ORGON.

Ce n'eſt point de Darmance
Que je vous parle ici, c'eſt du Marquis, je penſe.

ZERONÈS.

Ah !

ORGON.

Où donc êtes-vous ?

ORPHISE.

Mais il peut revenir ;
Et d'ailleurs j'ai beſoin de vous entretenir.
Sortons.

ORGON.

Pour me parler encore de Roſalie !
Non, je la punirai de ſa coquetterie :

Vous ne m'en ferez point avoir le démenti :
Je ne veux plus la voir, & j'ai pris mon parti.

ORPHISE.

Oui, mais... (*Ils vont pour sortir.*)

ORGON, *appercevant le Marquis, & revenant sur ses pas.*

Ciel !...

SCENE V.

LES ACTEURS PRECEDENS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

QU'IL est dur, pour une ame enflammée,
De renfermer le feu dont elle est consumée !
Enfin je vous revois & je puis m'épancher.
Je trouve réuni ce que j'ai de plus cher.

Orphise & Orgon détournent la tête. Zéronès se détourne aussi avec affectation.

ORGON, *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

ORPHISE, *de même.*

Modérez-vous, de grace :
Sortons.

Ils sortent pendant que le Marquis débite les vers suivans avec transport sans prendre garde à rien.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ZERONÈS.

LE MARQUIS, *poursuivant.*

DE quel tourment, à quel calme je passe !
Voici donc ma retraite, & le dernier séjour
Que depuis si long-temps, me destinoit l'amour !

ZERONÈS.

A qui donc chantez-vous, Monsieur, cette Ariette ?

LE MARQUIS, *tout étonné.*

Comment !

ZERONÉS.

Ils sont sortis.

LE MARQUIS.

Mais ...

ZERONÈS

Votre affaire est faite.

LE MARQUIS.

Je ne puis concevoir.... quelqu'un m'auroit-il nui?

ZERONÈS

Non : vous embrasserez tout le monde aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Mais quel motif encor ?...

ZERONES.

En voici la copie.

Vous voulez voir plus loin que la Philosophie :
Vous en êtes payé, lisez.

LE MARQUIS, *lisant.*

O Ciel ! ... ainsi
Quel est le résultat de cette affaire-ci ?

ZERONÈS.

Qu'on vous met à la porte.

LE MARQUIS.

Ah ! les méchantes femmes !

ZERONÈS.

Assurément, ce sont des prudes que ces Dames.

LE MARQUIS, *souriant.*

Ma foi, dans ce Recueil on n'a rien oublié ;
Et mon Historien m'a bien étudié....
C'est un tour de Mélise .. Oui, je crois m'y connoître....
Allons, le moment presse : il faut un coup de maître.
Nous sommes perdus.

ZERONES.

Moi ! parlez pour vous Monsieur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous me servir enfin ?

ZERONES.

De tout mon cœur ;
Mais...

LE MARQUIS.

Que fait Rosalie ?

ZERONES.

Elle pleure chez elle.
Elle vient d'essuyer une vive querelle :
Son pere la menace.

LE MARQUIS.

Oh ! l'excellent moyen !
Ces peres, ces maris, comme ils nous servent bien !
Et son amie ?

ZERONES.

Elle est avec Orgon : je pense
Qu'il est fort question de votre survivance.

LE MARQUIS.

A merveille. Mon cher, il faut que vous montiez
Chez Rosalie..

ZERONÉS.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

Et que vous lui disiez....
Qu'on la demande ici, son pere ou son amie.

ZERONÈS.

Ma foi...

LE MARQUIS.

Ne faut-il pas que je me justifie?

ZERONES.

J'entends bien, mais c'est que. .

LE MARQUIS.

Je ne dois plus la voir:
On m'a calomnié: je n'ai plus d'autre espoir.

ZERONES.

Moi, je dis....

LE MARQUIS.

Et d'ailleurs vous savez qu'elle m'aime?

ZERONES.

A-peu-près, surement

LE MARQUIS.

Moi, je l'aime de même.
Après elle, c'est vous.

ZERONES.

A la bonne-heure: allons.

LE MARQUIS

Après notre entretien, revenez; nous verrons
Ensemble le parti que nous aurons à prendre

ZERONES.

Fort bien: je vais, Monsieur, l'engager à descendre.
(à part en s'en allant.)
Mais je dirai toujours qu'on mette ses chevaux.

SCENE VII.

LE MARQUIS, *seul.*

AH! je me vengerai de leurs lâches complots.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que ces petites ames
S'acharnent à me nuire Il faut apprendre aux femmes
Qu'elles n'ont pas le droit de nous lancer des traits
Que de la part d'un homme on ne souffre jamais.
L'effet en est égal. Seulement la maniere
D'en demander raison de quelques points differe:
Mais enfin elle existe; & je ne puis songer
Qu'on endure un outrage aussi doux à venger.
On vient: c'est Rosalie.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, ROSALIE. *A l'arrivée de Rosalie, le Marquis s'empare avec adresse du fond du Théâtre pour l'empêcher de s'échapper.*

ROSALIE, *l'appercevant dans ce moment.*

AH! Ciel!...le vil manège!
Quoi! vous osez, Monsieur, me tendre un pareil piège!

LE MARQUIS.

Arrêtez, Rosalie, il faut que mes discours...

ROSALIE, *avec impétuosité.*

Non, fuyez: je ne veux vous revoir de mes jours...

LE MARQUIS, *vivement & avec force.*

Vous ne pouvez m'ôter le droit de me défendre,
Madame: vous m'avez condamné sans m'entendre:
Vos parens, vos amis m'osent calomnier:
Laissez-moi les moyens de me justifier.
Je vous perds pour jamais: ce seul instant me reste.
Craignez mon désespoir: il peut m'être funeste.

ROSALIE.

Non, laissez-moi, vous dis-je: une fatale erreur
N'a pas séduit mes sens: je n'ai pas dans le cœur
Ce qu'il faut pour vous croire.

LE MARQUIS, *avec menace.*

Ah! je le sais, Madame:
Mais c'est votre justice ici que je réclame;
Ou je vais, n'écoutant qu'un trop juste courroux,
Venger l'indigne affront que je souffre pour vous.

ROSALIE, *saisie d'effroi.*

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Ah! soyez sans alarmes.
Je menace en pleurant: voyez couler mes larmes:
Je les retiens à peine, & tombe à vos genoux...

(Il se cache le visage, en tombant aux genoux de Rosalie.)
(Relevant la tête, & faisant semblant de s'essuyer les yeux.)

Je vous revois du moins.... mon destin est trop doux...
Hélas .. *(Il faut passer ici à la réplique de Rosalie.)*
A votre cœur, je ne puis rien comprendre, *(Les vers suivans, marqués avec des guillemets, ayant été supprimés à la représentation.)*
» Je ne l'espérois plus.

ROSALIE.

Que prétendez-vous faire?
» Vous m'avez attiré le courroux de mon pere.
» Il ne veut plus me voir: je suis perdue.... Hélas!
» Je sens qu'à ce malheur je ne survivrai pas.

LE MARQUIS, *toujours à genoux.*

» Ah! je sais vos dangers: ils sont plus grands encore
» Que vous ne le pensez.

ROSALIE.

En est-il que j'ignore!....
» Je tremble, à chaque instant, s'il alloit revenir....
» Sauvons-lui la douleur d'avoir à me punir.

Elle fait quelques pas pour sortir.

LE MARQUIS, *faisant semblant de se trouver mal.* *

» Ah! Dieu!....

ROSALIE, *se retournant.*

Quoi!...

LE MARQUIS, *se relevant avec peine.*

Ce n'est rien.

ROSALIE.

Que vois-je!

LE MARQUIS, *se traînant sur un fauteuil.*

Une foiblesse

» M'a pris tout-à-coup.

ROSALIE.

Ciel!

LE MARQUIS.

Quelle douleur m'oppresse!

» Ah!... Rosalie....

ORPHISE, *revenant sur ses pas lentement.*

Eh bien!

LE MARQUIS.

Ne vous exposez pas

» A la rigueur d'un pere, à ses fougueux éclats:

» Fuyez.

ROSALIE.

A votre cœur, je ne puis rien comprendre.

LE MARQUIS, *toujours assis & jouant la foiblesse.* **

Tout le mal est venu de ne pas nous entendre....
Ce que j'éprouve ici n'est point un changement....
Nous n'avons pu jamais nous parler un moment....
Encor si votre amie avoit été la mienne!....
Mais ne souffrir jamais que je ne vous entretienne!

ROSALIE.

Ah! ne l'accusez pas, & sur-tout devant moi:
A sa tendre amitié je sais ce que je dois.

LE MARQUIS, *voyant que Rosalie reste, il a l'air de revenir à lui par degrés.*

Aimez-la, j'y consens.... Je suis loin, Rosalie,
De vous en détourner... Mais votre modestie
Vous trompe en ce moment, & vous vous aveuglez....

Il se releve & reprend ses forces insensiblement.

Connoissez donc enfin tout ce que vous valez...

---

* *J'avois pensé que Rosalie devoit résister à tous les moyens que le Marquis avoit employé jusques là, pour la déterminer à rester un moment; & j'avois imaginé celui-ci pour donner à une jeune personne très-innocente un motif plus excusable. Le sort qu'il a eu à la Cour m'a fait prendre le parti de le supprimer à Paris; mais j'avoue que je suis encore dans l'incertitude sur l'effet qu'il y auroit produit. Je soumets ce doute au jugement du Lecteur.*

** *Je ne laisse subsister cette note & les deux suivantes, que pour faire connoître cette partie de la scene telle que je l'avois d'abord conçue.*

Jouissez de vous-même, & régnez sur votre ame...
De quoi vous ont servi les conseils d'une femme?...
Je craignois vos regards encor plus que les siens.
La nature a sur vous prodigué tous ses biens.
Vous êtes à mes yeux son plus parfait ouvrage.
Votre esprit déjà mûr a devancé votre âge:
La raison les conduit; & vos rares vertus
Prennent de cet accord une force de plus.
Ce n'est que par l'amour le plus pur, le plus tendre,
Que l'on doit se flatter de pouvoir vous surprendre.
C'étoient-là tous mes droits: sans un titre aussi doux,
Aurois-je osé jamais lever les yeux sur vous!

ROSALIE.

Cet éloge trompeur cache une perfidie.
Supprimez ces discours: croyez-moi.

LE MARQUIS.

Rosalie,
Je vais vous quitter... Non; ce n'est plus votre amant,
Ce n'est qu'un tendre ami qui parle en ce moment,
Tout est fini pour moi: je n'ai rien à prétendre.....
(Avec beaucoup d'apprêt & de mystere.)
Mais il est un secret que je dois vous apprendre....
Avant de m'éloigner si je n'ouvre vos yeux,
Je perds jusqu'à l'espoir d'être seul malheureux..
Vous vous troublez... Comment! voulez-vous que je fuie?
Ordonnez; à l'instant, vous serez obeie.

ROSALIE.

Mais... je ne conçois pas....

LE MARQUIS.

Dites-moi, sans courroux:
Croyez-vous à l'amour dont je brûle pour vous?

ROSALIE.

J'ai sû que vous aviez des projets de vengeance;
Et que dans tous vos soins votre unique espérance
Etoit de me tromper.

LE MARQUIS, *vivement.*

Oh! j'en étois bien certain.
Mais quand je n'aurois eû que cet affreux dessein,
Dans des termes brûlans j'aurois avec adresse
Enveloppé l'erreur d'une fausse tendresse:
J'aurois toujours mêlé dans mon expression
Les vrais accens du cœur & de la passion....
A présent, dites-moi: quels discours votre amie
Vous a-t-elle rendus?... Répondez, je vous prie.

ROSALIE.

Je conviens avec vous qu'elle a, jusqu'à ce jour,
Sur un ton différent parlé de votre amour.

LE MARQUIS, *plus vivement.*

Déjà sur cet article elle est donc infidelle!
Ne conviendrez-vous point aussi que la cruelle,

De nos premiers momens protégeant la douceur,
N'oppofoit nul obftacle à ma naiffante ardeur :
Mais que bientôt après arrachant l'un à l'autre,
Séparant fans pitié mon ame de la vôtre,
Je me fuis vû forcé d'embraffer fes genoux
Et d'y porter les pleurs que je verfois pour vous ?

ROSALIE, *avec une impatience mêlée d'amertume.*

Eh! bien ?

LE MARQUIS, *plus vivement.*

Vous l'avez vue, alarmant votre pere,
Combattre les progrès de mes foins pour lui plaire,
Et vouloir de fon cœur bannir les fentimens
Qui déjà me mettoit au rang de fes enfans....

ROSALIE (*de même, avec une expreffion plus forte qui s'augmente dans les deux repliques fuivantes.*)

Mais enfin, ce fecret...

LE MARQUIS, *avec repos & douceur.*

Oh! douce confiance,
Trompeufe illufion de l'aimable innocence!
Vous ne m'entendez pas?... vous ne foupçonnez rien!

ROSALIE.

Non: parlez.

LE MARQUIS, *avec préparation.*

Sachez donc que votre amie,..

ROSALIE.

Enfin?

LE MARQUIS.

Que la néceffité de lui parler fans ceffe,
De la rendre témoin de ma vive tendreffe,
D'implorer fes bontés, d'intéreffer fon cœur,
A trompé fa foibleffe & fait notre malheur..
Qu'elle eft votre rivale.

ROSALIE, *avec faififfement.*

O lumiere funefte!
Pourquoi m'arrachez-vous le feul bien qui me refte?..
Mais, moi, je pourrois croire une pareille horreur!
Non: de ce vil détour j'entrevois la noirceur;
Et vous favez trop bien que ma fidelle amie
Eft l'unique foutien de mon cœur?

LE MARQUIS.

Rofalie,
Je vais vous quitter,... quoi! dans ce dernier moment,
Rien ne peut vous tirer de votre aveuglement?
Vous attendez, fans doute, une preuve plus forte,
Il faut vous la donner: il m'en coûte, n'importe.
Je ne puis, à ce point, me voir humilié.
Votre fort en dépend: je fuis juftifié...

(*Lui donnant le portrait d'Orphife qu'il a dérobé.*)

Connoiffez à quel titre & fur quelle affurance
Elle ofoit fe flatter de ma reconnoiffance.

ROSALIE.

Son portrait! se peut-il?... Oui: je le reconnois...

Regardant le portrait & fondant en larmes.

Hélas! depuis long-temps tu me le destinois....
Je n'ai donc plus personne au monde!...

LE MARQUIS.

Sa vengeance
De ses appas sur nous a puni l'impuissance.
Elle ajoute l'outrage au plus cruel refus..
Savez-vous par quel piege elle nous a perdu?..

ROSALIE.

Non: je veux l'ignorer.

LE MARQUIS, *reprenant avec impétuosité.*

Ah! j'avois lieu de croire
Qu'elle vous cacheroit une trame si noire.
Enfin apprenez tout: voyant que mon amour
Trompoit son espérance & croissoit chaque jour,
Que je ne pouvois plus devenir sa conquête,
Voici les moyens doux & la ressource honnête
Dont elle s'est servie...

Il lui donne la copie des informations contre lui.

ROSALIE.

Eh! quoi?

LE MARQUIS.

Prenez: lisez...
Un billet anonime.

ROSALIE, *après un moment de silence & lisant.*

O ciel!

LE MARQUIS.

Vous frémissez!
J'aurois dû vous cacher ce trait abominable....
Eh bien! de ces horreurs me croyez-vous capable?

ROSALIE, *avec une méfiance mêlée de terreur.*

Ah! Marquis!

LE MARQUIS.

Auriez-vous pu les imaginer?

ROSALIE, *de même.*

Ah! Marquis!

LE MARQUIS.

Les avis que je vais vous donner
Sont encore plus cruels. Sachez que votre pere,
Dont vous avez déjà ressenti la colere,
Va demain au couvent vous traîner pour toujours,
Et laisser dans l'oubli consumer vos beaux jours:
Ou, s'il vous en retire, un choix honteux, bisare,
Comblera les horreurs du sort qu'il vous prépare,
Tandis que, loin de vous, seul avec mon amour
Privé de mes amis, m'exilant de la Cour
Où je vous ai promise, où, long-temps attendue;
On me reprocheroit de vous avoir perdue,

Honteux, déſeſpéré, j'attendrai que la mort
Vienne enfin terminer ma douleur, & mon ſort.
De cette horrible écrit telle eſt la ſuite affreuſe.

ROSALIE, *ſaiſie d'effroi.*

Oui, je le ſens : je ſuis à jamais malheureuſe :
Mais, ſans vous accuſer, c'eſt à vous que je dois
Ce que je vais ſouffrir.

LE MARQUIS, *très-vivement.*

Il eſt vrai c'eſt à moi,
Mais j'y vois un remede, & ſûr, & néceſſaire.

ROSALIE.

Hélas ! qui me rendra mon amie & mon pere !

LE MARQUIS, *de même.*

Ma mere eſt à Paris : je vole à ſes genoux.
C'eſt elle qui connoît l'amour que j'ai pour vous !
Je lui peindrai ſi bien votre injuſte famille,
Qu'elle va dès l'inſtant vous adopter pour fille.
Je réponds de ſon zele à ſervir notre eſpoir.
(avec préparation & baiſſant la voix.)
Si vous y conſentez, le temps preſſe, ... ce ſoir, ...
Pour vous mettre à l'abri du coup qui vous menace,
Elle viendra vous prendre.... au bas de la terraſſe....
A la chûte du jour. Ma ſœur ſuivra ſes pas.
Moi, ſi vous l'ordonnez, je ne paroîtrai pas.

ROSALIE, *avec ſaiſiſſement.*

Que me conſeillez-vous ?....

LE MARQUIS, *ne lui laiſſant pas le temps de reſpirer.*

Vous n'avez plus de pere.
Il n'eſt que ce moyen qui puiſſe vous ſouſtraire
A l'avenir affreux qui vous eſt préparé.
Raſſurez-vous : demain, tout ſera réparé.
Ma mere vient ici conjurer votre pere
De conclure un hymen devenu néceſſaire
Pour éviter l'éclat, les faux bruits contre vous ;
Et, dans le même jour, je deviens votre époux.

ROSALIE, *dans l'égarement de l'effroi & de la douleur.*

Hélas ! pourquoi faut-il que vous m'ayez revue !
Je ſens que je m'égare, & m'a tête eſt perdue.
Un précipice affreux eſt ouvert ſous mes pas.
Pardonnez-moi plutôt, & ne vous vengez pas.

LE MARQUIS.

C'eſt moi que vous craignez, quand un autre menace !

ROSALIE.

Je ne ſais : je frémis : un froid mortel me glace.
(Elle veut ſortir, le Marquis s'y oppoſe.)
Ne me retenez plus.

LE MARQUIS.

Vous voulez me quitter,
Sans rien promettre !

ROSALIE.

Non : ceſſez de m'arrêter,
Pour vous, pour votre honneur, ſi ce n'eſt pour moi même.
Si vous m'aimez, on doit reſpecter ce qu'on aime.
Ah! je vous en conjure, au nom de mes malheurs.
Je n'aurai pas du moins à rougir de mes pleurs.

LE MARQUIS.

Mais que redoutez-vous? ce que je vous propoſe
Aſſure votre ſort, à rien ne vous expoſe.
Songez....

ROSALIE.

Non, par pitié, par grace, laiſſez-moi
Voir & ce que je puis, & ce que je me dois.

[*avec amertume & terreur.*]

Hélas! ſi vous ſaviez le mal que vous me faites?

LE MARQUIS, *lui rendant ſa liberté.*

Fille divine! eh! bien, ſoyez ce que vous êtes,

[*recourant après elle.*]

Ce que vous voulez être, allez. Au moins daignez
Me dire, en me quittant, que vous me pardonnez.

[*Il lui prend la main pour la retenir.*]

ROSALIE.

(*avec une impatience plus douloureuſe que vive.*)

Pourquoi!

LE MARQUIS.

Vous le devez

ROSALIE, *de même.*

Ah!

LE MARQUIS.

Ce mot vous étonne!
Dites, je vous pardonne.

ROSALIE, *avec un conſentement forcé qui marque ſon déſir s'échapper.*

Eh! bien je vous pardonne.

LE MARQUIS, *inſiſtant.*

Du fond du cœur?

ROSALIE, *de même:*

Hélas!

LE MARQUIS.

Eh! bien?

ROSALIE, *de même.*

Du fond du cœur!

LE MARQUIS, *très-vivement.*

J'abandonne en vos mains ma vie & mon bonheur.
Quelque ſoit le parti que votre cœur préfere,
Au rendez-vous donné vous trouverez ma mere.

❦

SCENE

SCENE IX.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

LE MARQUIS, *seul.*

Elle ne m'aime pas : mais je ne crains plus rien ;
Et la tête est perdue : il ne faut plus ...

ZERONES, *accourant.*

Eh! bien!

LE MARQUIS.

Quoi? *j'ai vu, j'ai vaincu.*

ZERONÈS.

Vous êtes incroyable!

LE MARQUIS.

Allons, mettez-vous-là : cherchez dans cette table
De l'encre, du papier.

ZERONÈS, *toujours dans l'étonnement.*

Vous avez donc pleuré,
Joué la passion, fait le désespéré!

LE MARQUIS.

Sans doute. Rosalie a l'amour pathétique,
Et, comme vous savez, cela se communique.

ZERONÉS,

Ma foi, si je l'entens!

(*Il prépare ce qu'il faut pour écrire.*)

LE MARQUIS.

Quoi! rien n'est plus aisé.
On s'échauffe avec peine auprès d'un cœur usé :
Mais auprès d'une enfant encore naïve & pure,
On revient, sans efforts, au ton de la nature :
Des doux accens de l'ame on se pénetre alors ;
Et l'esprit quelquefois en saisit les accords.
Ah, si, dans ces momens, les femmes plus rusées
Vouloient ne pas tenir leur paupieres baissées,
Et chercher dans nos yeux nos larmes, nos soupirs,
Qu'elles s'épargneroient de cruels repentirs!
C'est-là tout le secret.

ZERONÈS.

Il seroit charitable.
De leur en faire part : là, soyez raisonnable.

LE MARQUIS.

Ah! quand je serai vieux, je les en instruirai:
Je tiendrai mon école, où je leur apprendrai
Les secrets de l'attaque, & ceux de la défense;
Et.... j'aurai bien mes droits à leur reconnoissance.

ZERONÈS.

Je suis prêt.

LE MARQUIS.

Ecrivez.... de la main gauche.

ZÉRONÈS, *étonné.*

Bon!

LE MARQUIS.

Point d'ortographe

ZERONÈS, *de même.*

Ah! ah!... point d'ortographe?

LE MARQUIS.

Non.

ZERONÈS, *enchanté.*

Tant mieux:

LE MARQUIS, *dictant sa lettre.*

« Venez, ma chere fille, venez vous jetter dans mes bras.
» Votre situation est affreuse. Mon fils est dans un état qui vous
» feroit pitié. Je tremble pour sa vie. Je n'ai pas osé le mener
» avec moi, craignant des éclats funestes qui pourroient hasarder
» votre réputation : mais je n'ai pu refuser à ma fille le plaisir
» de venir embrasser sa sœur : (car c'est ainsi qu'elle vous nom-
» me déjà.) Si vous craignez de partir avec nous, venez du moins
» nous voir un moment, & consulter ensemble sur les moyens
» les plus honnêtes & les plus sûrs pour vous sauver : car vous
» êtes perdue, ma chere fille. Venez donc, je vous attends avec
» une impatience égale à vos malheurs. »

Bien, voilà tout.

ZERONÉS.

Ma foi, c'est un mystere...

LE MARQUIS.

Quoi! vous venez d'écrire un billet de ma mere.
Signez donc.

ZERONÈS.

Mais, Monsieur, avec tout votre esprit,
Vous ne prouverez pas....

LE MARQUIS.

Elle l'auroit écrit
C'est la même chose.

ZÉRONES.

Ah! (*Il signe*)

LE MARQUIS.

Dans une heure & demie,
Remettez ce billet vous même à Rosalie;
Ensuite au bas du parc vous viendrez me trouver.
Vous en avez les clefs?

ZÉRONÈS.

Oui, mais c'est approuver...

LE MARQUIS.

Qu'appercevez-vous-là qui ne puisse se faire?

ZERONES.

Oh! dans un certain sens, non : j'entends bien l'affaire.
Mais, encore une fois, le siecle est retardé;
Et....

LE MARQUIS.

C'est pour l'avancer.

ZERONES.

Moi, je suis décidé:
Je vois la chose en grand.

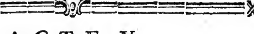
LE MARQUIS, *vivement.*

Bien: pendant mon absence
De tous les conjurés rompez l'intelligence.
Il faut les diviser pour en avoir raison.
Achevez de brouiller Darmance avec Orgon,
Le pere avec la fille; & de mon ennemie
Sur-tout ayez grand soin d'éloigner Rosalie.
Enfin, mon cher Docteur, vous vous souvenez bien
De nos conventions: je veux que dès demain
Vous habitiez chez moi. L'heure fuit, le temps vole.
Adieu: pour commencer à tenir ma parole,
Je vais tout ordonner pour votre appartement.

ZERONES, *seul.*

Allons: en vérité, c'est un homme charmant.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

Le Théâtre change & représente un Jardin.

SCENE PREMIERE.

ZERONES, LE MARQUIS, *en surtout gris, l'épée sous le bras; & le chapeau sur la tête.*

LE MARQUIS.

ALLONS: il ne faut pas s'approcher davantage,
En trois sentiers ici la route se partage...
Où mene le premier? (A)

ZERONES.

Au château.

LE MARQUIS.

Celui-ci? (B)

Note pour les représentations de cette Piece en Province, ou en société.

Il faudra bien convenir ici de ses faits, pour que les sorties & les entrées suivantes se fassent sans confusion. C'est par le premier sentier (A) que Zéronès doit s'enfuir à la fin de cette scene, comme étant le chemin le plus court. Orphise, Mélise & Damis, pour retourner au Château, prennent la même route que Zéronès; mais doivent arriver sur la scene par le second sentier, (B) étant censé avoir couru déjà dans le parc, pour chercher Rosalie; comme celle-ci arrive sur

ZERONES.

Par un plus long détour il y ramene aussi

LE MARQUIS.

Tant pis.

ZERONES.

Ma foi, Monsieur, c'est déjà trop d'audace.
Croyez-moi, retournons au bas de la terrasse,
Au lieu du rendez-vous enfin.

LE MARQUIS.

Quelle raison ?

ZERONÈS.

Songez que nous voici tout près de la maison
La nuit n'est point obscure : on nous verra sans doute.
Retournons..

LE MARQUIS.

Ignorant !.. Le remords sur la route
Attendroit Rosalie, & bientôt...

ZERONÉS.

Mais comment
Vous disculper auprès de cet enlevement ?

LE MARQUIS.

Quoi ! n'avez-vous pas vu ma sœur dans la voiture ?

ZERONES.

Oh ! sans doute.

LE MARQUIS.

Et ma mere ?

ZERONES.

Oui : leur ton, leur figure
L'annoncent tout à fait... vous riez... ma foi...
Si...

LE MARQUIS.

Savez-vous le nom de ces deux dames ?

ZERONES.

Moi ?
Je ne veux point entrer, Monsieur, dans cette affaire.

LE MARQUIS.

L'heure se passe..., Eh ! bien, viendra-t-on ?

ZÉRONÈS.

Je l'espere

LE MARQUIS.

Rosalie a reçu le billet ?

ZÉRONÈS.

Surement.
Du moins je l'ai glissé sous sa porte

LE MARQUIS.

Comment ?

---

les traces d'Orphise, c'est donc par le même sentier qu'elle doit entrer sur la scene, ainsi que Darmance qui a suivi les pas de Rosalie : cet ordre est indispensable.

Mais avez-vous bien dit qu'il étoit de ma mere?

ZÉRONES.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Orgon toujours est-il bien en colere?

ZÉRONÈS

Oh! dans une fureur!.... vous n'imaginez pas.
Il nous accuse tous dans ses fougueux éclats.
Il veut qu'à l'instant même on éloigne Darmance;
Que sa fille, au couvent se rende en diligence:
Pour Orphise, elle pleure, elle est au désespoir.
Rosalie a toujours refusé de la voir,
Et, pendant votre absence, elle s'est enfermée.

LE MARQUIS.

Fort bien.

ZÉRONÈS.

Sa tendre amie, inquiete, alarmée,
Près de sa porte enfin s'obstine à demeurer.
Elle ne répond rien & la laisse pleurer.

LE MARQUIS.

A merveille.

ZÉRONÈS

Sans doute elle est déjà sortie.

LE MARQUIS.

Pauvre enfant!... je devrois la croire assez punie.
Et, content désormais d'avoir pu me venger,
Lui laisser seulement l'image du danger...
Ce seroit je l'avoue, une action charmante....
Qui me rendroit beaucoup... oui: ce calcul me tente.

ZERONÉS.

Eh! bien, je suis charmé...

LE MARQUIS, *vivement.*

Mais, non: qui le croiroit!
Il faut franchir le pas: allons: mon seul regret
(Si j'en ai) c'est de voir qu'un facheux himenée
Va suivre tôt ou tard cette heureuse journée.

ZERONÉS.

Mais je l'espere bien.

LE MARQUIS.

Si j'en viens là jamais,
Rosalie à l'instant perdra tous ses attraits.

ZERONÈS.

Mais vous n'y pensez pas: comment! elle est si belle!

LE MARQUIS.

Oh! oui: dans un désert je lui serois fidele..
Je ne sais cependant quel espoir me séduit.
Cette sombre clarté de l'astre de la nuit,
Ces bois, ce rendez-vous, le charme du mystere
Embellit Rosalie & me la rend plus chere.
O moment de l'attente! instant délicieux,

Où l'amour tient encor son bandeau sur nos yeux,
Combien on vous regrette auprès de ce qu'on aime!
Ah! vous êtes pour moi la volupté suprême!
Mais plus heureux le sort de ces esprits bornés
Qui de la vérité sont toujours étonnés,
Qu'aucun songe n'abuse avant la jouissance,
Et qui, dans les élans de leur froide espérance,
Sont encor au-dessous de l'objet de leurs vœux!....
Docteur, vous devez être un mortel bienheureux!

ZERONES.

Je n'ai pas travaillé beaucoup cette partie.

ORPHISE, *derriere le théâtre.*

Rosalie.

LE MARQUIS.

Orphise!

ZERONÈS.

Ah!

ORPHISE, *s'avançant sur le théâtre échevelée & dans le désordre de la douleur. Mélise & Damis l'accompagnent.* (*)

Ma chere Rosalie.

Le Marquis s'enfuit par une allée d'où il est sorti, Zéronès par une allée opposée qui est censée conduire au château.

SCENE II.

ORPHISE, MELISE, DAMIS.

ORPHISE.

Elle ne m'entend plus! c'en est donc fait, hélas!
Quelle est ma destinée! attachée à ses pas,
Tranquille dans le sein d'une amitié si tendre,
Des pieges de l'Amour je croyois me défendre,
Et l'amitié me rend plus malheureuse encor.
Qu'êtes-vous devenu, mon appui, mon support!

DAMIS

Ah! Madame, calmez cette frayeur mortelle.
Sans doute Rosalie est encor chez elle.
Revenez.

ORPHISE.

Non: Damis: muette à mes douleurs
Quand vous m'avez surprise à sa porte, mes pleurs,
Mes sanglots l'appelloient, & ma cruelle amie...

MELISE.

Oh! ciel, si dans sa chambre elle est évanouie!
Après tant de chagrins peut-être....

(*) *Cette note ne pouvoit convenir que dans le cas où l'on excécuteroit la scene suivante, qu'on m'a conseillé de supprimer après la premiere représentation. Aujourd'hui elle ne me paroît pas inutile, & je soumets encore cette décision à mon Lecteur. Voici la scene telle que je l'avois faite il y a six ans. Autrement Orphise ne doit pas se montrer.*

ORPHISE.

Je frémis.

Précipitons nos pas. Revenez, mes amis...
Faisons tout pour la voir, & cachons à son pere
Des soupçons qui pourroient réveiller sa colere.

Ils sortent par la même coulisse que Zéronès.

SCENE III.

ROSALIE, *arrivant sur les traces d'Orphise, de Mélise & d'Orgon.*

ORPHISE m'appelloit.... J'ai cru l'entendre.... hélas!
J'accourois, je venois me jetter dans ses bras,
Lui pardonner peut-être. Une frayeur soudaine
S'empare de mes sens... Me voilà seule ... à peine
Puis-je me soutenir.... Je perds tout en ce jour.
L'amitié m'a trompée aussi-bien que l'amour.
Mon pere me restoit, & j'ai perdu mon pere ...
Du Marquis seulement la respectable mere
S'intéresse à mon sort, & vient à mon secours....
Elle est là qui m'attend.... Ses conseils, ses discours
Peut-être adouciroient la douleur qui m'accable.
L'alarme est au château: je suis déjà coupable.
Elle seule à présent peut me justifier.
Allons l'implorer.

[*Elle fait quelques pas vers la coulisse par où le Marquis étoit entré*]
[*S'arrêtant.*]

Ciel! quel cri vient m'effrayer!
Je crois entendre encor la voix de mon amie:
Je l'entends m'appeller sa chere Rosalie.
Non: malgré la terreur d'un avenir affreux,
Je ne pourrai jamais m'arracher de ces lieux.
Toi qui me fus si cher dès ma plus tendre enfance,
Et qui m'aimas peut-être. Ah! sans ton inconstance,
Je ne me verrois pas dans le doute où je suis.
Oui, c'est toi que je hais: Oui, c'est toi que je fuis.
Mon pere me menace, & j'aime encore mon pere.
Orphise me trahit: elle m'est toujours chere....
J'entends du bruit.... O ciel! si c'étoit le Marquis! ...

SCENE IV.

ROSALIE, DARMANCE, *arrivant sur les traces de Rosalie.*

DARMANCE, *à part.*

AH! je respire enfin! C'est elle.

ROSALIE, *ne le reconnoissant point encore, & le prenant pour le Marquis.*

Je frémis.

N'approchez pas.

DARMANCE.

Combien vous craignez ma présence !
Avec quelle rigueur ! ..

ROSALIE, *à part.*

Ah ! grand Dieu, c'est Darmance.

DARMANCE.

Quoi ? dans le seul moment où je puis vous parler ! .....

ROSALIE.

Ah ! ne me quittez pas.

DARMANCE.

Vous me faites trembler.
Connoissant le sujet de vos vives alarmes,
J'épiois le moment de vous porter mes larmes :
Je vous ai vu descendre ; &, lisant dans vos yeux
Les signes trop certains d'un désespoir affreux,
J'ai suivi tous vos pas, plus troublé que vous-même.

ROSALIE.

Que vous fait ma douleur, mon désespoir extrême ?
S'il a pu m'égarer, vous me justifiez.

DARMANCE.

Ah ! c'est en criminel que je viens à vos pieds.
Ne me rappellez point mes torts, ni mes outrages.
Ils vous donnent sur moi de trop grands avantages.

ROSALIE.

[*à part*]

Hélas !

DARMANCE.

Mais, quelle crainte & quelle sombre horreur,
A depuis un moment, accablé votre cœur ?
Vous ne regrettez point ce perfide, ce traitre,
Qui nous a tous trompés, que vous-même peut-être.....

ROSALIE.

Quoi ! vous avez appris ! ....

DARMANCE

Ce n'est que d'aujourd'hui
Que j'ai connu l'erreur qui m'attachoit à lui.
Quels regrets si ma sœur, par d'assurés indices,
N'eut trouvé le moyen de démasquer ses vices !

ROSALIE.

Comment ? c'est votre sœur dont les secrets avis ?..

DARMANCE

C'est elle qui vous sauve, & je m'en applaudis.
Sans elle du Marquis vous étiez la victime :
Et moi, sans le savoir, complice de son crime,
A ses projets cruels j'étois associé.
O fatal ascendant d'une fausse amitié !
Il a su me conduire au dernier sacrifice,
Etouffant mes remords & la voix de mon cœur !
Je paierai de mes jours cette funeste erreur :
Rien ne peut m'excuser : je vous ai fait outrage :

Mais

Mais au moins, en mourant, un secret témoignage
Pourra me consoler d'avoir trahi ma foi;
Mes fautes sont à lui, mes remords sont à moi...
A quel espoir encor me laissé-je surprendre!
De ses pieges trompeurs tout devoit me défendre.
Isolé dans le monde il n'avoit ~~d'amis~~ point d'amis.
Partout il inspiroit la crainte ou le mépris.
Ses parens l'évitoient: sa sœur même l'abhorre.
Mais sa mere plus tendre & plus à plaindre encore,
Détestant ses défauts sans pouvoir le haïr,
A pris depuis deux jours le parti de le fuir;
Et foible, languissante, une terre éloignée
Va fixer désormais sa triste destinée.

ROSALIE.

Que m'apprenez-vous?

DARMANCE.

Ciel! je vous vois fondre en pleurs.... [*à part.*]
Et tout mon cœur se brise. O mortelles douleurs!

ROSALIE, *à part.*

O regrets éternels!

DARMANCE.

Calmez-vous, Rosalie.
Il vous reste du moins une fidelle amie
Qui veille à votre sort, qui ne vit que pour vous.
Conjurant votre pere, & presque à ses genoux,
Dans ce moment encor je viens de la surprendre.
Son active amitié s'occupe à vous défendre.
Si vous aviez pu voir avec quelle chaleur!...

ROSALIE.

Hélas! à chaque mot vous me percez le cœur...
Ramenez-moi, Darmance, aux genoux de mon pere.

DARMANCE.

Vous ne pouvez avoir de reproche à vous faire.
D'où naissent vos regrets?

ROSALIE, *à part.*

Que me dit-il?

DARMANCE.

Parlez.

ROSALIE.

Je ne le puis.

DARMANCE.

Comment! devant moi vous tremblez!

ROSALIE.

Fuyons: je crains encor les ambuches d'un traître.

DARMANCE.

Ah! ne le craignez plus: s'il osoit reparoître!...
Mais il est éloigné. Par ce coup imprévu
Qui rompt tous ses projets...

ROSALIE.

Hélas! je l'ai revu.

DARMANCE.

Ciel!

ROSALIE, *très-vivement.*

Ne m'accablez pas: notre cause est commune.
Nous gémissons tous deux sous la même infortune.
Si, lorsque vous étiez assuré d'être à moi,
Le monstre vous a fait violer votre foi,
Jugez de son pouvoir sur ce cœur sans défense,
Privé depuis long-temps de sa seule espérance.
Avec quel art cruel, dans ce dernier moment,
Il a su profiter de mon saisissement!
Sans vous, sur un billet que l'on vient de me rendre,
J'ai cru que près d'ici la mere la plus tendre
M'attendoit...

DARMANCE.

Se peut-il?

ROSALIE.

Oui, Darmance, & mon cœur
A pu croire un moment la voix de l'imposteur.
Dieu! quel foible secours garantit l'innocence!
De la séduction quelle est donc la puissance,
Si la crainte peut seule éloigner du devoir
Un cœur infortuné réduit au désespoir!
Où puis-je désormais traîner ma destinée?
A d'éternels remords je me vois condamnée.
Il faut que je rougisse & même devant vous.
Je n'ose de mon pere embrasser les genoux.
Je crains de rencontrer les regards d'une amie.
Hélas! j'ai tout perdu....

DARMANCE, *après un moment de silence.*

Cependant, Rosalie,
A l'aspect de ces lieux si long-temps desirés,
L'intervalle cruel qui nous a séparés
Semble s'évanouir: je verse d'autres larmes,
Et ce séjour si cher reprend pour moi ses charmes.
Témoin de notre amour, de nos premiers sermens,
Je sens qu'il me ramene à ces heureux momens
Dont le seul souvenir m'a fait souffrir la vie.

ROSALIE.

Que ces lieux sont changés, grand Dieu!

DARMANCE, *vivement.*

Non, Rosalie,
Non, si nous aimons encore!

ROSALIE.

Ah! pouvez-vous
Songer encore à moi!

DARMANCE.

Dieu! c'est à vos genoux
Que j'attends en tremblant mon arrêt ou ma grace.
Par quel retour faut-il que je vous satisfasse?

Indigne de pardon, je bénirai mon sort
Si pour moi la pitié peut vous parler encor.

ROSALIE.

Je suis la plus coupable: Il faut que je pardonne!..

DARMANCE.

Oublions tous les deux....

ROSALIE, *appercevant de loin des flambeaux.*

Ciel! on vient: je frissonne.

SCENE V.

ROSALIE, DARMANCE, ORGON, DAMIS, ORPHISE, MELISE, ZERONES, VALETS, *portant des flambeaux.*

ORGON, *n'appercevant point encore Rosalie dans le fond du Théâtre.*

Reviens, ma chere enfant....

DARMANCE.

Ah! nous sommes perdus!

Votre pere....

ROSALIE.

Mon pere, ah! je ne le crains plus.

Jettons-nous à ses pieds.

DAMIS, *à Orphise, qui s'avance la premiere avec lui.*

C'est elle.

ROSALIE, *se jettant dans les bras d'Orphise.*

Ah!

ORPHISE, *la serrant dans ses bras.*

Rosalie.....

Quel mal vous m'avez fait!... Je vous vois, je l'oublie.

ROSALIE, *aux genoux d'Orgon. Darmance s'y jette aussi.*

J'ai trouvé le bien qui manquoit à mon cœur.
O mon pere, achevez de me rendre au bonheur!
Hélas! que je retrouve aussi votre tendresse.

DARMANCE.

Rosalie a daigné pardonner ma foiblesse.

ORGON.

Mais.... Darmance en ce lieu comment? expliquez-moi...

ROSALIE.

Vous ne connoissez pas tout ce que je lui dois.

ORPHISE

O Ciel! se pourroit-il que ce monstre exécrable!....

ROSALIE, *lui remettant la fausse lettre.*

Lisez ce billet

ORGON, *lisant à côté d'Orphise.*

Quoi?

à Zéronès, après avoir lu.

Quel homme abominable!

Mais s'il étoit ici!...

MELISE.

Non, je reçois l'avis
Que, depuis plusieurs jours, tous ses pas sont suivis.
On a su dévoiler son horrible conduite.
Rien ne peut le sauver que la plus prompte fuite.

ORGON.

Comme il nous a trompés! non, je n'en reviens pas.

ORPHISE, *à Rosalie.*

Et vous avez pu croire à cet écrit!

ROSALIE.

Hélas!

ORPHISE.

Vous!

ROSALIE.

Darmance est venu pour m'empêcher d'y croire.

ORPHISE.

Vous n'avez pas voulu m'en accorder la gloire.

ROSALIE.

Ah! mon cœur envers vous est bien plus criminel.

ORPHISE, *à Orgon.*

Je vous l'avois prédit. Eh! bien, pere cruel,
Vous avois-je trompé! Vous voyez votre ouvrage.
Quel parti prenez-vous?

ORGON.

Le parti le plus sage:
De ne croire que vous, de vous abandonner
Le bonheur de ma fille, & de lui pardonner.

ZERONES, *à part.*

Ce malheureux Marquis perd tout par son audace.
Je voudrois l'informer du coup qui le menace.

ORPHISE, *après avoir observé Darmance & Rosalie qui l'entourent en la suppliant.*

De la séduction qui peut se garantir

Unissant leurs main.

Ne vous séparez plus pour mieux vous secourir.
Que ce moment d'erreur vous guide, & vous éclaire.

ORGON.

Bien: venez, mes enfans, consolez votre pere.

LE MARQUIS, *reparoissant dans le fond du théâtre.*

Mais je ne conçois pas pourquoi...

ORGON.

Soyez heureux.

LE MARQUIS.

Ah! ah! fort bien.

Il se tient caché derriere un arbre, observant ce qui se passe.

ORGON.

Demain je comblerai vos vœux.
Pour moi, reconnoissant mes torts & ma foiblesse,
Je veux les reparer au sein de la sagesse;
Et de ce digne ami...

Montrant Zéronès.

ROSALIE.

Lui, mon pere ! Ah ! je doi
Détromper votre cœur quand il fait tout pour moi.
Montrant Zéronès,
C'est lui qui m'a remis la lettre

ORGON, *furieux*.

Comment, traître !

ZERONES.

Mais, Monsieur....

ORGON.

A mes yeux garde-toi de paroître.
Crains que je ne te livre à la rigueur des loix.
Ma colere du moins seroit juste une fois.
C'est vous seuls, mes enfans, qui charmerez ma vie.
Que mon amour pour vous soit ma philosophie.

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, ZERONÈS.

LE MARQUIS, *accourant & saisissant Zéronès*.

JE rends grace à mon sort. Il ne m'a rien ôté.
J'enleve la sagesse au lieu de la beauté.

ZERONES.

» Fort bien : mais savez-vous qu'il faut prendre la fuite,
» Et sans perdre un instant : que Mélise débite
» Qu'on va vous arrête ? Ce n'est point un faux bruit.
» C'est un avis qui vient de quelqu'un bien instruit.
» Nous voilà tous les deux dans des belles affaires.

LE MARQUIS, *après une pause*.

» Allons attendre ailleurs les progrès de lumieres;
» Je me suis trop pressé. Plaignons, mon cher Docteur,
» Ceux qui jugent si mal votre esprit & mon cœur.

Les derniers vers marqués ici avec des guillemets ont été supprimés à la représentation.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

VARIANTES.

LE dénouement que l'on vient de lire est véritablement celui que je préfere, & que je me suis obstiné à ne point changer, depuis que j'ai terminé cette Comédie. Après la représentation de la cour, ébranlé par les conseils de quelques personnes, je l'avois changé, comme on va le voir; & le jour de la premiere représentation à Paris, je croyois encore à midi qu'on exécuteroit le nouveau. Une lettre du grand Acteur * à qui j'ai tant d'obligation m'a déterminé à rétablir l'ancien, & je crois qu'il avoit raison. Le Lecteur en jugera : mais qu'il se souvienne que le Séducteur a été

* *M. Mole.*

congédié d'une maniere assez dure au quatrieme acte; qu'après avoir été démasqué par tout le monde, il revient au cinquieme pour être témoin de l'horreur qu'il inspire, se voir enlever sa proie, & qu'enfin, menacé d'être arrêté, il est véritablement forcé de chercher un asyle hors de France. On ne le regarde point comme puni parce quil s'en va avec un trait d'insouciance & de gaieté ; mais je soutiens qu'un homme de ce caractere ne peut être puni que par le fait, & qu'il ne doit pas foiblir un instant; & je sais bien où j'ai puisé cette leçon Malgré cela, je céderai volontiers à des meilleures raisons que les miennes; & pour le prouver, je soumets le nouveau dénouement à la décision du Lecteur.

ACTE V.
SCENE V.

ROSALIE, DARMANCE, ORGON, DAMIS, ORHISE, &c.

Voyez page 67.

ROSALIE, *remettant à Orphise la fausse lettre.*

» Lisez ce billet

ORGON, *lisant avec Orphise.*

» Quoi? (*après avoir lu.*) quel homme abominable !...
(*à Zéronès.*)
» Eh! bien, mon digne ami...

ROSALIE, *vivement.*

» Lui! mon pere: Ah! je doi
» Détromper votre cœur & votre bonne foi.
» C'est lui qui m'a remis la lettre.

ORGON

» Comment traître!

ZERONES.

» Mais Monsieur....

ORGON.

» A mes yeux garde-toi de paroître.
» Crains que je ne te livre à la rigueur des loix.
» Ma colere du moins seroit juste une fois.
(*à ses gens.*)
» Suivez ce malheureux: allez: je vous l'ordonne:
» Et gardez en sortant qu'il ne parle à personne.

DAMIS, *à part aux gens d'Orgon.*

» Non. restez: c'est à moi d'accompagner ses pas.
(*Il sort accompagnant Zéronès.*)

SCENE VI.

ROSALIE, DARMANCE, ORGON, ORPHISE. MELISE, VALET, &c.

ORPHISE.

» Et vous avez pu croire à cet écrit!

ROSALIE.

» Hélas!

ORPHISE.

» Vous!

ROSALIE.

» Darmance eſt venu pour m'empêcher d'y croire.

ORPHISE.

» Vous n'avez pas voulu m'en accorder la gloire.

ROSALIE.

» Ah! mon cœur envers vous eſt bien criminel!

ORPHISE, *à Orgon:*

» Je vous l'avois prédit. Eh! bien, pere cruel,
» Quel parti prenez-vous?

ORGON.

» Le parti le plus ſage:
» De ne croire que vous, de vous abandonner
» Le bonheur de ma fille & de lui pardonner.

ORPHISE.

Après avoir conſidéré les deux jeunes gens qui l'entourent en la ſuppliant.

» Je vois qu'il faut ici que chacun ſe pardonne.
» Allons: je vais uſer du pouvoir qu'on me donne.
» De la ſéduction qui peut ſe garantir!

uniſſant leurs mains.

» Ne vous ſéparez plus pour mieux vous ſecourir.
» Que ce moment d'erreur vous guide, vous éclaire.

ORGON.

» Bien: venez: mes enfans, conſolez votre pere.
» Je cede, & je conſens que vous ſoyez heureux.
» Demain ſans plus tarder je comblerai vos vœux.'

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS, DAMIS.

DAMIS, *revenant d'accompagner Zéronès.*

» On vous fera, Monſieur, une prompte juſtice.
» Aſſuré du Marquis, on ſaiſit ſon complice.

ORGON.

» Rendons grace au pouvoir qui nous a tous vengés:
» Mais ma crédulité vous a ſeule outragés.
» C'eſt vous ſeuls, mes enfans, qui charmerez ma vie.
» Que mon amour pour vous ſoit ma philoſophie.

FIN.

Alors, pour préparer la punition du Marquis, je changerois ainſi la Scene II du V.e Acte, page 62, qui a été ſupprimée après la premiere repréſentation.

MELISE.

» Mais d'aignez m'écouter & retenez ces cris.
» Vous n'avez rien à craindre: Oui, j'en reçois l'avis.

» On a su du Marquis dévoiler la conduite.
» Rien ne peut le sauver que la plus prompte fuite.

ORPHISE.

» Mais Rosalie est donc muette à mes douleurs.
Quand vous m'avez surprise à sa porte, mes pleurs,
Mes sanglots l'appelloient, & ma cruelle amie...

DAMIS.

» Oh! Ciel! si dans sa chambre elle est évanouie!
Après tant de chagrins peut-être. ..

ORPHISE.

Je frémis.
Précipitons nos pas. Soutenez-moi Damis....
Faisons tout pour l'avoir, & cachons à son pere
Des soupçons qui pourroient réveiller sa colere.

(C'est sur ces points délicats que je demande des conseils donnés avec réflexion & impartialité, & c'est ainsi que je puis avoir véritablement obligation à mes Juges.)

FIN.

Permis d'imprimer. A Toulouse, ce 19 Juin 1784.
Signé LARTIGUE, Juge-Mage.